

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |





LA FUITE EN EGYPTÉ, d'après B. Plockhorst



# LA VIERGE MARIE

## DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

DANS L'ÉTABLE.

Écoutez ! Minuit sonne...  
D'un bonheur inconnu la nature frissonne...  
Au-dedans, tout à coup la grotte respandit  
Des rayons éclatants tombés du paradis.

Et Marie et Joseph, à genoux, radieux,  
Priant et contemplant le doux Maître des cieux.  
*Oh ! qu'elle est belle ainsi la mère de tendresse,  
Prosternée, adorant l'enfant qu'elle caresse,  
Son fils et son Seigneur, le Sauveur des humains,  
Qui vers elle, riant, tend ses petites mains !...*

Arrêtons-nous sur ces quatre vers, qui résument ce que la plupart des peintres ont essayé de rendre dans d'innombrables tableaux, que nous étudierons plus tard. Nous allons interrompre, pour quelque temps, cette étude sur *la Vierge Marie dans la poésie et dans les arts*, de peur que nos lecteurs ne trouvent monotone de revoir sans cesse le même titre en tête de la REVUE. Mais comme nous arrê-

tons juste au mystère qui se célèbre en ce mois, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil dans l'étable où Joseph et Marie sont en adoration avec les anges. Le silence fut leur premier hymne. Le divin Enfant était encore sans voix, *Verbum silens*, et à eux, la voix manquait pour exprimer ce que ressentait leur cœur !

Seuls témoins, les anges du ciel pourraient dire quel fut, dans leurs mains, le combat du respect et de l'amour, quand les premiers gémissements enfantins les rappelèrent à la réalité de l'hiver et les firent sortir de leur ravissement et de leur élévation en Dieu. Marie allaita Jésus et c'est elle qui fut, la première, regardée sur la terre. O première rencontre de leurs regards !

La foi naïve qui s'exprime souvent avec la poésie du cœur, célèbre ainsi le mystère de l'Emmanuel, versant pour nous ses premières larmes et prodiguant à sa divine Mère ses caresses enfantines :

“ Cher petit enfant, que tu es doux ! De quel éclat brillent tes yeux ! Ils semblent presque parler quand le regard de Marie rencontre le tien.

“ Combien faible est ton petit cri ! Semblable au gémissement de l'innocente colombe est ta plainte de douleur et d'amour dans ton sommeil.

“ Quand Marie te dit de dormir, tu dors ; à son appel tu t'éveilles, content sur ses genoux, content aussi dans la crèche rustique.

“ O le plus simple des enfants ! Avec quelle grâce tu cèdes à la volonté de ta mère ! Tes manières enfantines trahissent la science d'un Dieu qui se cache.

“ Lorsque Joseph te prend dans ses bras, et qu'il caresse tes petites joues, tu le regardes dans les yeux avec ton innocence et ta douceur.

“ Oui, tu es bien ce que tu parais être : une petite créature de sourires et de pleurs ; et pourtant tu as Dieu ! et le ciel et la terre t'adorent en tremblant !

“ Oui, *Enfant chéri*, tes petites mains qui se jouent dans les cheveux de *Marie*, soutiennent au même moment le poids du vaste univers.

“ Tandis que tu serres le cou de *Marie* d'une étreinte tendre et timide, les plus fiers séraphins se voilent devant ta face, ô divin *Enfant* !

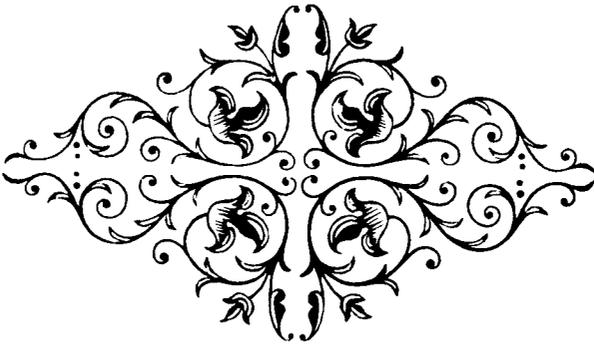
“ Quand *Marie* a étanché ta soif et calmé tes faibles cris, les cœurs des hommes demeurent encore ouverts devant ton œil endormi.

“ Faible *Enfant*, serais-tu donc mon Dieu lui-même?... Oh ! alors il faut que je t'aime ; oui, que je t'aime, que j'aspire à étendre ton amour chez les oublieux mortels.

“ Dors, doux *Enfant*, au cœur vigilant ; dors, *Jésus chéri* ; pour moi un jour tu veilleras ; tu veilleras pour souffrir et pour pleurer.

“ Des fouets, une croix, une couronne cruelle, c'est ce que pour toi j'ai en réserve. Et cependant une petite larme, ô *Seigneur*, serait rançon suffisante.”

Alphonse Leclaire.



# L'HOPITAL GENERAL DE ST-BONIFACE

DE LA RIVIÈRE-ROUGE

(1844)

(Suite)

## CHAPITRE TROISIÈME

### LE DÉPART

**D**EPUIS le 7 avril, l'Alléluia est chanté dans tout l'univers. C'est Pâques! la résurrection! l'espérance! la joie! l'allégresse!

Alléluia! louange divine, votre écho doit se répercuter suavement dans l'âme des sœurs missionnaires! Elles surabondent de consolations parce qu'il leur est donné de faire quelques sacrifices pour le Dieu du Calvaire. C'est dans la période du temps pascal que doit s'effectuer leur départ. Mgr Provencher, de retour d'Europe depuis le 25 mars, en fixe le terme au 23 avril.

Monseigneur Bourget désire que les bonnes Sœurs Grises ne quittent point la ville de Marie sans renouveler à l'autel de l'Archiconfrérie, leur consécration à son très saint cœur et mettre leur voyage sous sa protection.

Voici comment les *Mélanges religieuses* de l'époque reproduisent dans leurs colonnes cet acte édifiant.

“ Samedi dernier, le 20 courant, les révérendes sœurs Valade, de Lagrave, Coutlée et Lafrance, dont le départ pour la Rivière-Rouge est fixé à ce soir, sont venues à la cathédrale, se consacrer au saint cœur de Marie, afin

“ d’avoir la protection de notre bonne mère, pendant  
 “ leur pénible et dangereux trajet. Cette cérémonie se  
 “ fit à la messe de Mgr Provencher, l’âme et le soutien  
 “ de cette grande et glorieuse entreprise. Un chœur  
 “ de pieuses demoiselles s’était rendu pour y chanter des  
 “ cantiques appropriés à la circonstance. Leurs voix émues  
 “ augmentèrent la mélancolie religieuse qui nous faisait  
 “ verser des larmes ; c’était un spectacle vraiment atten-  
 “ drissant pour l’assemblée. Il n’y avait que nos  
 “ courageuses missionnaires qui paraissaient inaccessibles  
 “ à la tristesse, on aurait dit qu’elles voyaient arriver  
 “ avec joie et une sainte impatience, le moment d’accomplir  
 “ un sacrifice que le monde redoute et déplore.

“ C’est maintenant surtout qu’elles peuvent dire  
 “ qu’elles meurent véritablement au monde, puisqu’elles  
 “ quittent pour toujours ou, du moins, sans nulle espé-  
 “ rance de les revoir en cette vie, leurs parents, leurs  
 “ amis, leur pays... Avouons que pour faire avec joie un  
 “ semblable sacrifice, il faut un secours tout divin. C’est  
 “ ce secours qui soutient nos zélées missionnaires. Ne  
 “ soyons donc pas surpris de leur voir tant de courage ;  
 “ ce qui est impossible à la nature est facile à la grâce.  
 “ Nous ne sommes point étonnés d’apprendre que plu-  
 “ sieurs autres envient leur sort. Il faut toutefois  
 “ remarquer que ces miracles de la grâce ne peuvent se  
 “ trouver que chez les âmes consacrées à Dieu, et il n’y a  
 “ que la vie religieuse qui puisse donner cette liberté et  
 “ cette indépendance nécessaire pour de semblables entre-  
 “ prises. Voilà pourquoi les religieux ont toujours été  
 “ regardés comme les plus propres à porter la civilisation  
 “ chez les peuples barbares et sauvages.”

En sortant de la cathédrale, les missionnaires, conduites  
 par leur supérieure, la mère McMullen, acceptèrent la  
 pressante invitation des révérendes sœurs de la Pro-  
 vidence, d’aller déjeuner avec elles. Cette communauté

qui ne comptait encore que quelques années d'existence, était tout près de la cathédrale (1), aujourd'hui l'église Saint-Jacques.

Les Sœurs Grises y furent accueillies avec beaucoup d'urbanité. Dans le cœur de ces bonnes sœurs brûlait le même feu de l'immolation. L'heure d'un pareil sacrifice n'était pas encore marquée pour elles, mais le timbre de l'avenir la fera retentir. On sait ce que le dévouement, le zèle le plus désintéressé a fait entreprendre à ces véritables sœurs de la charité, non seulement pour notre pays, mais encore pour l'étranger.

En prenant congé de la mère Gamelin et de ses filles, la mère McMullen se dirigea vers l'évêché, pour remercier monseigneur Bourget et présenter leurs respects à messieurs les chanoines. Le même devoir leur inspira d'aller au séminaire pour offrir à monsieur le supérieur, M. Quiblier, leurs sentiments de respectueux et filial attachement.

Les sulpiciens ont été les fondateurs des sœurs de la charité, dites Sœurs Grises. A l'heure présente, ils sont encore leurs bons pères, leurs bienfaiteurs insignes. En s'éloignant de leur maison mère, les filles de la vénérable mère d'Youville n'en restent pas moins attachées par l'esprit et le cœur à la compagnie de Saint-Sulpice qui les a faites ce qu'elles sont.

Les Sœurs Grises ne pouvaient encore laisser Montréal sans aller dire adieu aux religieuses de l'Hôtel-Dieu et aux bonnes sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, leurs sœurs aimées. Nos communautés primitives tiennent à Saint-Sulpice par la fondation et les bienfaits; le lien qui les unit entre elles, a toujours été très étroit.

(1) La première cathédrale de Montréal fut construite par son premier évêque, Mgr Lartigue, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église Saint-Jacques, qui en a conservé le vocable.

L'établissement de la Providence s'élevait non loin. L'ancienne maison mère subsiste encore en ces lieux, sous le titre de "Asile de la Providence."

Le 23 avril parut enfin, il devait être le jour du départ, mais un incident imprévu le fixa au lendemain. Monseigneur Bourget se rendit à l'Hôpital-Général pour y dire la sainte messe, sœur Lagrave devait pour une dernière fois, diriger le chœur des chanteuses, elle choisit de pieux cantiques, en l'honneur de la sainte croix. Elle chanta avec sa force d'âme bien connue, mais bientôt ses compagnes ne peuvent plus retenir leurs larmes, elle fut seule à se faire entendre sous la pieuse voûte où les échos avaient redit depuis vingt ans ses pieux accents. Vers le soir, afin qu'ils fussent plus religieux, on fit les adieux, à l'heure du grand silence. Cependant les pleurs se mêlaient aux pleurs. et c'est en renouvelant de mutuels sacrifices qu'on se sépara pour prendre le repos.

Le 24 avril au matin, M. Larré, prêtre de Saint-Sulpice et confesseur de la communauté, offrit le très saint sacrifice au maître-autel de l'église conventuelle, tandis que monsieur Lafrance, frère de sœur Lafrance, M. Morin, son cousin, M. Porlier, curé de la Pointe-aux-Trembles (près Montréal), et M. J. Toupin, de Saint-Sulpice. professeur au collège et chapelain ordinaire, célébraient aux autres autels.

Après l'office divin, les sœurs saluèrent ces messieurs et descendirent au réfectoire pour y prendre le déjeuner : l'appétit ne descendit pas avec elles ; cependant la jeune sœur Saint-Joseph feignit d'être joyeuse. On remonta presque aussitôt. Sœur Lagrave voulut encore une fois entrer dans la salle de communauté, qu'elle ne devait plus revoir. Les sœurs se pressent autour d'elle, mais son cœur est navré, elle se retire en disant : " Il faut aller m'habiller et partir." Elle est suivie de celles qui l'ont accompagnée jusque-là, et chacune s'empresse de l'aider, ainsi que les autres missionnaires, à revêtir un habit demi religieux et demi séculier qu'on avait prudemment adopté pour le voyage.

“ Ainsi travesties ”, disait plus tard l’une des missionnaires, nous n’étions ni de ce monde ni de l’autre, et nous devenions l’objet des regards curieux et des sourires malins.”

Les chères voyageuses prennent leurs malles portatives et se dirigent vers l’église ; elles rencontrent à la porte de la procure messieurs Porlier, Lafrance et Morin. De touchants adieux se font de part et d’autre ; puis continuant leur chemin, elles trouvent le corridor rempli de vieillards, d’orphelins, d’orphelines qui viennent témoigner de leur sensible regret de voir partir celles qu’ils aiment comme des mères. Les grandes portes du saint temple sont ouvertes ; comme aux jours solennels, la foule se presse dans la nef. Après une profonde adoration, la révérende mère McMullen récite les prières de l’itinéraire. Tous se relèvent. Nos généreuses missionnaires baissent leur voile et franchissent le seuil du sanctuaire qui fut si souvent témoin de l’ardeur de leurs prières, et de l’offrande de leurs grands et généreux sacrifices.

Devant l’église, on voit plusieurs voitures prêtes à transporter les voyageuses à Lachine. Les beaux arbres de l’avenue commencent à se couvrir de feuilles, la sève printanière répand ses suaves senteurs et les oiseaux gazouillent en faisant leur nid. La touchante invitation du Cantique des cantiques à l’âme pure et fidèle trouve bien sa place ici.

“ L’hiver est passé, la voix de la tourterelle se fait entendre dans les champs, venez mes bien-aimées, venez, ” oh ! oui, allez, ne tardez plus, colombes préférées, allez vers les lointains rivages, faire entendre vos pieux roucoulements, allez apprendre aux petits enfants des bois, à connaître le Seigneur et à bénir son saint nom.

On prit les voitures, la supérieure générale, mère McMullen, monta dans la première avec la bonne mère Valade, supérieure de la future maison de Saint-Boniface ;

sœur Beaubien, assistante, prit la seconde avec sœur Lagrave ; la troisième fut occupée par sœur Pinsonnault, de la maison de Saint-Hyacinthe ; elle accompagnait la sœur Lafrance. Dans la quatrième, appartenant à monsieur Maurille Coutlée, se trouvaient ses deux sœurs, les sœurs Coutlée et Saint-Joseph. Cette dernière, se faisant forte, voulait essuyer les larmes de sa sœur, bien affectée de son départ.

“ Oh ! si vous étiez à ma place, lui disait-elle, vous n'auriez pas un si gros chagrin... vous éprouveriez une joie, un bonheur que je ne puis vous exprimer.”

L'honorable Chs-Séraphin Rodier, plus tard maire de Montréal, madame Rodier, son épouse, mademoiselle Rodier, sa fille, accompagnèrent les sœurs jusqu'à Lachine.

L'équipage passa rapidement la porte cochère... La sœur Valade eut seule le courage de saluer, autour d'elle, ses sœurs et le personnel du couvent.

Quelques quarts d'heure sur la route et l'on s'arrêtait devant l'hôtel de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, résidence ordinaire de son gouverneur, lors de son séjour au Canada (1).

Sir George Simpson accueillit les sœurs et ceux qui leur avaient fait l'honneur de les accompagner, avec la politesse qui caractérise le gentilhomme. Il fallut prendre le déjeuner avec lui.

Monsieur Maurille Coutlée, qui désirait conduire sa chère sœur le plus loin possible, avait obtenu que les missionnaires prissent le bateau à vapeur jusqu'à Carrillon. C'était leur adoucir quelque peu le début d'une longue navigation ; mais les plus petits incidents sont réglés par un ordre providentiel, nous allons le voir. Durant l'entretien agréablement soutenu on apprit que

(1) On peut voir encore aujourd'hui cette résidence à Lachine. Les religieuses de Sainte-Anne l'ont acquise, et l'ayant agrandie considérablement, en ont fait un très bel établissement qui comprend la maison mère, le noviciat et un vaste pensionnat.

le bateau qui devait monter à Carillon était arrivé trop tard pour repartir le même jour. On avait à attendre jusqu'au lendemain à Lachine ou à retourner à la communauté. Revenir sur ses pas était chose impossible. Que faire !... La divine Providence daigna encore se manifester. Dans le moment arrive M. McPherson qui devait faire le voyage avec les sœurs et le gouverneur décida qu'on prît les canots sans retard.

Pour faire l'embarcation régulière, il fallait se rendre aux îles Dorval, à une distance de trois milles de Lachine, où la flottille devait s'organiser sous les ordres du maître Doré (1).

Nos missionnaires, accompagnées de leur mère supérieure, de leurs sœurs et de leurs amis, descendent au rivage. Il est onze heures du matin. On embarque... on avance en plein fleuve, bercé légèrement par l'onde. Soudain le ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent les nues, la pluie tombe abondamment ; tout trempé on aborde à l'île, on dresse les tentes pour se mettre à l'abri, on en est guère mieux, tout est déjà mouillé par l'averse, qui dure une heure.

Le temps devenu plus calme et serein, les bons amis se retirent après avoir fait les meilleurs souhaits aux voyageuses ; mais la supérieure et les sœurs demeurent encore quelques heures avec elles. On prend le dîner sur le gazon. Ce mode inusité pour elles apporte une heureuse diversion. On mange gaiement et avec assez d'appétit.

Les désagréments causés par l'orage n'ont pas trop contristé les bonnes filles de la vénérable mère d'Youville ; elles sont prêtes à tout recevoir de la main de l'adorable Providence ; aussi se résignent-elles presque aussitôt à

(1) Monsieur Doré était demeuré de longues années à la Rivière-Rouge et s'y était marié. Il habitait présentement Lachine avec sa famille. D'autres Canadiens s'étaient joints à lui pour l'expédition, entre autres un nommé Ouellette, qui conserva toujours une grande estime pour les Sœurs Grises. Il voulut terminer ses jours sous leurs soins et vint en effet habiter à l'Hôpital Général, où il mourut.

un autre contretemps. Le vent continue à souffler avec force, les bateliers n'osent se mettre en route et décident de ne partir que le lendemain.

La bonne mère McMullen ne veut pas quitter si tôt ses chères missionnaires. Néanmoins, vers les quatre heures, il faut se soumettre à une dernière séparation : mères et filles se jettent dans les bras les unes des autres et s'arrachent avec effort à ces derniers embrassements.

La petite barque reprend bientôt la direction de Lachine. On se salue quelques instants encore et bientôt l'esquif disparaît au regard.

Les missionnaires réalisent alors leur isolement. Chacune recourt à son divin et seul véritable consolateur. " Jésus, dit l'Imitation, ne vous quittera pas, lorsque les " autres vous auront abandonné." Elles se hâtent de vaquer à leurs exercices de piété, en se promenant longtemps sur le rivage. Les ombres du soir les obligent enfin à se retirer. Les apprêts du coucher sont faciles, on n'a qu'à étendre sous la tente, trois couvertures de laine et placer un oreiller pour chacune. On dort peu.

De leur côté, la bonne mère McMullen et ses compagnes ne tardèrent pas à reparaître à la communauté. A la récréation du soir, on se presse auprès d'elles pour recueillir les plus petits détails des incidents de la journée. On s'entretient avec inquiétude des pauvres sœurs qui vont passer la nuit dans l'île à une petite distance de la maison mère.

Le lendemain, 25 avril, quand la sœur réglementaire ébranla les dortoirs par sa cloche matinale, on ne se doutait pas que les bonnes sœurs de l'île Dorval voguaient déjà sur l'onde.

Dès quatre heures, elles avaient commencé leur longue navigation. Bien sûr, qu'en entendant la sainte messe ce matin-là, toute la communauté invoqua le bon saint

Marc et tous les saints pour obtenir non seulement les biens de la terre, mais encore pour les supplier d'accorder aux chères voyageuses leur puissante protection.

Monseigneur Provencher n'avait pas quitté Montréal. Une légère indisposition le retenait à l'Hôtel-Dieu ; mais la cause de son retard était surtout motivée par l'offre bienveillante que lui avait faite le gouverneur de la compagnie, sir George Simpson, de le prendre dans son canot, lui et ses deux missionnaires, messieurs Laflèche et Bourassa.

Le soir du 24 avril, M<sup>gr</sup> Provencher écrivait à l'évêque de Québec : " On vient de me dire que les sœurs sont parties, que la séparation a été pénible ; mais le courage ne manque pas. Voilà une des choses les plus affligeantes pour des cœurs unis. Cette séparation est pour la vie, car ces bonnes sœurs n'ont plus d'espérance de revoir leur communauté. Elles seront seules pendant le voyage ; elles n'ont point de prêtre avec elles."

L'ajournement du voyage de monseigneur Provencher procura aux Sœurs Grises de la maison mère, le plaisir d'expédier quelques billets aux voyageuses. Elle est bien grande la satisfaction de recevoir en si long chemin une lettre de la famille. Le bon M. Maurelle Coutlée, qui s'était embarqué avec les sœurs, ne tarda pas à faire parvenir des nouvelles. Le 26 avril, il écrivait de Carillon à sœur Coutlée :

" Ma chère et bonne sœur,

" J'arrive de conduire vos sœurs, les missionnaires de la Rivière-Rouge, je les ai vues partir de la tête du Long-Sault, sur les trois heures de l'après-midi, après une collation prise sur la grève et, à leur réquisition spéciale, je te transmets un détail des événements arrivés depuis leur déchirante séparation d'avec toi et les autres dames qui ont passé les dernières heures de mercredi avec elles.

Sinon leurs pleurs, rien de remarquable n'avait eu lieu, depuis les îles Dorval jusqu'à Sainte-Anne (du bout de l'île) où la piété de ces dames eut la privation de ne saluer que de loin l'église où elles auraient été heureuses d'entrer pour se mettre sous la protection de cette glorieuse mère de la très sainte Vierge Marie. Sur le lac des Deux-Montagnes, le vent a arrêté le progrès des canots. Sur les six heures p. m., elles ont campé sur une île à deux lieues d'ici. La sœur Saint-Joseph a pu reposer, les autres ne semblaient pas avoir aussi bien savouré le lit moelleux qu'offre un gazon humide, sous quelques couvertures de laine, par un vent d'ouest qui serait plus agréable au mois d'août prochain.

Ce matin entre six et sept heures, nous sommes arrivés au canal et avons fait visite à madame Montmarquet. Nous prîmes le déjeuner à la hâte. Les bonnes sœurs reçurent quelques petits cadeaux de madame Montmarquet (1) qui les a reconduites au canot, et prenant la place de maman, elle a fait ses adieux à ma sœur Saint-Joseph et aux autres bonnes dames que j'ai accompagnées jusqu'à la tête du Long-Sault.

Durant le trajet, la conversation a roulé sur leur séparation de la communauté, leur séparation de celles qui les avaient accompagnées jusqu'au dernier moment, et sur celle de leurs parents, de leurs amis, de leur pays, etc... enfin sur mille sujets qui tiraient le cœur sur les lèvres. Ces dames étaient en bonne santé et très gaies, se plaignaient seulement de leur toilette nouvelle. Elles ont déjà acquis sur les hommes (l'équipage) un empire qui les fait respecter et affectionner. Mon-

(1) Ces cadeaux étaient un chèque de \$20.00 que madame Montmarquet offrit à la Supérieure et, sans le dire, M. M. Coullée en ajouta un de même valeur qu'il remit entre les mains de sa sœur, sœur Saint-Joseph.

“ sieur Doré en prend grand soin, et ma reconnaissance  
 “ envers lui sera aussi grande que sa conduite obligeante  
 “ le mérite.

“ Le bourgeois de la compagnie qui les accompagne est  
 “ très courtois. Voilà, ma chère, ce que j’avais à te com-  
 “ munique sur ces révérendes sœurs qui ont fait un si  
 “ grand sacrifice. Ces bonnes dames vous mandent leurs  
 “ saluts les plus affectueux.

“ J’inclus sous ce pli, une lettre de ma sœur Valade  
 “ pour madame la Supérieure. Le campement doit se  
 “ faire ce soir sur les rivages de la Petite-Nation.

“ Adieu, ma chère amie, accepte les saluts de madame  
 “ Montmarquet, qui s’est séparée de nos sœurs en véri-  
 “ table mère.

“ Adieu, prie madame la Supérieure d’agréer mes plus  
 “ profonds respects. Présente mes saluts aux dames que  
 “ j’ai l’honneur de connaître.

“ Adieu,

“ Ton frère,

“ L. MAURILLE COUTLÉE.”

Suit la lettre de la mère Valade à sa supérieure.

“ Dans le canot, près de Carillon, 26 avril 1844.

“ Ma très chère Mère,

“ Nous nous sommes rendues hier soir dans l’île de  
 “ madame Grant, en face de la montagne de Rigaud ;  
 “ nous avons campé vis-à-vis la croix qui a été plantée  
 “ lors de la retraite, elle est très bien fixée en cet  
 “ endroit. Ma sœur Lagrave a chanté l’*O Cruz ave*.

“ Nous nous sommes embarquées à quatre heures et  
 “ trois quarts et à six heures nous passions devant Saint-  
 “ André, dont les maisons sont peu nombreuses et à

“ distance les unes des ; autres la place est néanmoins  
 “ très-jolie. Nous approchons Carillon et c'est de là que je  
 “ vous ferai parvenir la présente. Nous sommes toutes  
 “ assez bien. Si la nuit que nous avons passée à l'île  
 “ Dorval, a été sans sommeil, nous avons mieux fait la  
 “ nuit dernière, en dormant un peu. Je vous assure que  
 “ nos lits ne sont pas faits pour satisfaire l'oisiveté.  
 “ J'espère que le bon Dieu nous fera la grâce d'aller  
 “ jusqu'au bout... J'aurais du plaisir à vous donner  
 “ quelques détails de notre voyage, mais il est presque  
 “ impossible d'écrire dans le canot. C'est avec beaucoup  
 “ de peine que je le fais. Vous lirez comme vous pourrez.  
 “ Je pensais que j'aurais un peu de temps à Carillon,  
 “ mais il paraît que nous allons y passer seulement.

“ Croyez-moi toujours, ma très chère Mère,  
 “ Votre très humble et obéissante fille en N.-S.,  
 “ Sœur VALADE.”

Ces deux lettres furent lues et relues avec grande  
 consolation. Le temps devra s'écouler lentement avant  
 de recevoir d'autres nouvelles.

\*\*\*

(A suivre)



# NOTRE-DAME DE LORETTE EN LA NOUVELLE-FRANCE

(Suite)

## CHAPITRE PREMIER

DE SAINTE-MARIE DES HURONS A NOTRE-DAME DE LA  
JEUNE-LORETTE.

**L**ES premiers apôtres de la nation huronne furent les Récollets, religieux de l'Ordre de Saint-François d'Assise. Le P. Le Caron, qui accompagna Champlain dans son expédition de 1615, célébra, au mois d'août, dans la bourgade de Carhagouha, la première messe et dressa la première croix au pays des Hurons. Il eut plusieurs successeurs, comme nous le verrons plus loin.

Les missionnaires jésuites trouvèrent les Hurons établis sur une vaste péninsule entre la baie Georgienne, la Nottawassaga, le lac Simcoe (en huron, Ouentaron) et le Severn, belle rivière qui s'échappe de ce lac. <sup>(1)</sup>

“ Ce pays, dit le Père de Rochemonteix, était arrosé  
“ d'eaux poissonneuses, alterné de forêts profondes et de  
“ prairies, protégé par des baies très sûres. Il convenait  
“ admirablement à un peuple belliqueux, agricole, chas-  
“ seur et pêcheur.” <sup>(2)</sup>

C'est là que le Père Jean de Brébeuf, arrivé à Québec en 1625, se rend l'année suivante avec le Père de la

(1) “ Selon les relations des premiers jésuites qui furent envoyés dans ce temps-là (1626) chez les Hurons pour travailler à leur instruction, les Hurons étaient partagés en vingt bourgades qui réunies ensemble formaient une nation de trente mille âmes.” (Extrait d'une *Relation* du P. Étienne Thomas de Villeneuve-Girault, dernier missionnaire jésuite à la Jeune-Lorette, en date de 1762.) Ferland réduit ce chiffre à 12 ou 15 mille.

(2) *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, tome I, p. 319.

Roche-d'Aillon, récollet, et le Père Anne de Nouë, jésuite. C'est là qu'il demeure seul, après le retour à Québec de ses deux compagnons, étudiant la langue huronne, et travaillant à la conquête des âmes. Après deux années de labeurs apparemment stériles, il est rappelé à Québec par ses supérieurs, et retourne en France en 1629, car le pays est tombé au pouvoir des Anglais.

Mais avec le retour du drapeau français, en 1633, les missions huronnes vont être reprises. Le Père de Brébeuf y accourt le premier avec les Pères Daniel et Davost, et il y est bientôt suivi par une phalange d'apôtres.

La vie qu'ils y menèrent, de 1634 à 1639, fut un long martyre par l'effrayante austérité qui en fut le caractère constant. Une épidémie (probablement la petite vérole, maladie presque toujours fatale pour les races indiennes) qui éclata dans les bourgades huronnes en 1637, fut l'occasion d'un soulèvement contre les Pères, soupçonnés par ces peuplades ignorantes et superstitieuses, et accusés par leurs jongleurs d'être les auteurs du mal. A plusieurs reprises on s'assembla pour décréter leur mort, et plusieurs fois on leva sur leur tête la hache meurtrière.

Mais l'heure du martyre de ces courageux apôtres n'avait pas encore sonné, et il était réservé à d'autres mains que celles des Hurons de verser le sang généreux qui devait vivifier cette église naissante.

“ Dénusés de toute espérance, dit le P. de Rochemonteix <sup>(1)</sup>,  
“ les missionnaires avaient tourné leurs regards vers Celui  
“ qui tient dans ses mains le cœur des hommes, et le 29  
“ novembre (1637) ils avaient commencé une neuvaine  
“ de messes en l'honneur de saint Joseph, patron de la  
“ mission. Elle n'était pas terminée que déjà l'effrayante  
“ tempête s'éloignait, sans se dissiper complètement.” En  
effet, la persécution devait se prolonger jusqu'au milieu  
de l'année 1640, bien que d'une manière intermittente.

(1) Ouvrage cité, tome I, p. 378.

Durant ces deux dernières années, les missionnaires de Saint-Joseph et de la Conception avaient repris leurs visites et leurs courses apostoliques.

Le Père Jérôme Lalemant succédait, le 26 août 1638, comme supérieur de la mission, au Père de Brébeuf qui en était le fondateur. Il espérait créer au pays des Hurons un établissement dans le genre des célèbres *Réductions* du Paraguay. Son plan se serait peut-être réalisé si la guerre n'eût chassé les Hurons de leurs foyers. Pour y atteindre, on abandonna Saint-Joseph et la Conception, et une nouvelle résidence, sous le nom de Sainte-Marie, fut fondée sur la rive droite de la rivière Wye, qui se jette dans la baie Georgienne. Elle devint le centre des missions huronnes et le foyer d'où le zèle de ces apôtres du nouveau monde rayonnait chez les nations voisines. Quelle tâche laborieuse et ingrate que la leur ! “ Ces hommes de Dieu tournèrent et retournèrent la terre confiée à leurs soins, ils l'arrosèrent de la sueur de leur front, et, pendant des années, sans profit, sans espérance de moisson.” <sup>(1)</sup>

Après treize ans d'incroyables travaux, l'église huronne ne comptait que quelques centaines de fidèles. En revanche, ils étaient d'une vertu éprouvée et “ faisaient hautement profession de christianisme.”

“ Une grâce de choix, grâce d'intelligence et de volonté, était seule capable de produire le grand mouvement de conversion que désiraient les missionnaires.”

“ L'heure de cette grâce tant désirée sonna l'année même qui suivit la mort sanglante du premier martyr de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France.” <sup>(2)</sup>

“ En 1646, s'ouvre l'ère des martyrs ” par la mort du Père Isaac Jogues. Une fois de plus on allait constater que le “ sang des martyrs est une semence de chrétiens.” <sup>(3)</sup>

(1) Père de Rochementeix, ouvrage cité, tome I, p. 436.

(2) Même ouvrage, tome I, p. 446.

(3) *Sanguis martyrum semen Christianorum.* TERTULLIEN.

En effet, “ depuis la mort du P. Jogues, un grand mouvement de conversion s’opéra dans tous les centres d’apostolat, et la ferveur des néophytes se montrait partout ardente et sincère. ” (1)

Parlant des églises huronnes, le P. Ragueneau, supérieur de la mission, écrivait (2) au P. Jérôme Lalemant : “ Je n’eusse jamais cru pouvoir voir après cinquante ans de travail, la dixième partie de la piété, de la vertu et de la sainteté, dont partout j’ai été témoin dans les visites que j’ai faites de ces églises. ” Les plus ferventes étaient celle de la Conception, dirigée par le P. Chaumonot, celle de Saint-Joseph, par le P. Daniel, et celles de Saint-Ignace et de Saint-Louis, que dirigeaient le P. de Brébeuf et le P. Gabriel Lalemant.

“ Tel était, dit l’historien déjà cité (3), vers le milieu de l’année 1648, l’état de la mission huronne, lorsque le 4 juillet, au lever du soleil, le cri : *Aux armes !* retentit à Saint-Joseph, le bourg le plus rapproché de la frontière. ” Le P. Daniel, après avoir baptisé les catéchumènes et absous les néophytes, va intrépidement au-devant de la mort, et le nom de Jésus sur les lèvres, il tombe sous les coups des Iroquois. Il fut le premier jésuite qui reçut la couronne du martyr au pays des Hurons.

Le 16 mars 1649, enhardis par leurs succès, les ennemis envahissent et détruisent le bourg de Saint-Ignace. Saint-Louis, à une lieue de distance, va partager le même sort. Les Pères de Brébeuf et Gabriel Lalemant s’y trouvaient dans le moment. Celui-ci baptise les catéchumènes et le P. de Brébeuf confesse les néophytes. Les femmes et les enfants prennent la fuite. Les Pères restent avec les vieillards et quatre-vingts guerriers. Les assaillants sont au nombre de mille. Leur victoire fut facile. L’héroïque

(1) Le P. de Rochemonteix, ouvrage cité, tome II, p. 70.

(2) *Relation* de 1649.

(3) Le P. de Rochemonteix, tome II, p. 71.

martyre des deux jésuites devait faire les frais des réjouissances triomphales de ces barbares ennemis de la foi.

Seule, la résidence de Sainte-Marie échappa aux ravages des Iroquois.

Les Hurons, "comme emportés par cette fatale pensée, que leur nation était destinée à périr," au lieu de se rallier et de refouler leurs ennemis, "ne songèrent qu'à fuir et à chercher un asile chez les peuplades sauvages, leurs alliées." Chaque jour, ils arrivaient par centaines à Sainte-Marie. Les uns venaient y chercher le soutien de la vie corporelle, un grand nombre l'aliment spirituel des sacrements ou la grâce du baptême. Le sang des martyrs faisait germer une abondante moisson de chrétiens. Plus de deux mille sept cents personnes furent baptisées depuis la mort du P. Daniel jusqu'au milieu de 1649.

Ces détails historiques sont connus de tous. J'ai cru, toutefois, devoir les rappeler, comme préambule obligatoire à l'histoire de Notre-Dame de la Jeune-Lorette.

La dispersion des Hurons vers le milieu du dix-septième siècle, voilà le point de départ de leurs transmigrations et de leur disparition. Voilà ce qui explique l'établissement et le séjour définitif, dans le voisinage de Québec, d'un groupe important de cette malheureuse nation. C'est ce dernier groupe qu'il nous intéresse de suivre jusqu'au terme de sa course.

Il n'est toutefois pas sans intérêt de savoir ce qu'il advint du reste de cette puissante tribu.

"Parmi les milliers de Hurons qui traversèrent Sainte-Marie, en route pour une patrie meilleure et plus sûre, trois cents familles, presque toutes chrétiennes, se réfugièrent dans l'île de Saint-Joseph." <sup>(1)</sup> Ce sont les ancêtres des Hurons de Lorette.

(1) P. de Rochemonteix, ouvrage cité, tome II, p. 91.

“ D'autres bandes se dispersèrent de différents côtés : les unes se retirèrent à Michillimackinac, à l'entrée du lac Michigan ; les autres, à Sainte-Marie, aujourd'hui île Manitouline ; d'autres enfin, dans quelques îles voisines de Sainte-Marie, et alors inconnues des Iroquois.”

“ Mais ces fugitifs ne formaient pas la majorité de la nation huronne. ” <sup>(1)</sup> Les habitants des bourgs de Saint-Michel et de Saint-Jean-Baptiste furent incorporés dans le canton des Tsonnontouans, et devinrent le premier noyau du christianisme chez les Iroquois, où les missionnaires les trouvèrent, vingt ans plus tard, constants dans la foi. D'autres bandes se réfugièrent chez les Neutres et les Ériés, pour disparaître dans la ruine totale de ces deux nations, massacrées ou dispersées par les Iroquois. Les Andastes recueillirent aussi des débris de la nation malheureuse. Enfin, beaucoup de Hurons trouvèrent un refuge dans la nation de Pétun.

Au commencement de juin 1649, sur l'invitation pressante de douze capitaines hurons, venus de l'île Saint-Joseph, les jésuites décidèrent d'y transporter la résidence de Sainte-Marie.

Le fort qu'on y construisit se terminait aux premiers jours de l'hiver, quand la nouvelle de l'approche des Iroquois vint jeter l'épouvante dans tous les cœurs. Pendant que les guerriers hurons du bourg Saint-Jean étaient imprudemment allés à la rencontre de l'ennemi, celui-ci, par une marche détournée, fond sur le bourg, et n'y laisse que des ruines fumantes et des cadavres mutilés ou calcinés. Le Père Garnier y recueille la palme du martyre. C'est le quatrième nom inscrit au martyrologe de la mission huronne.

“ D'autres, dit-on, allèrent s'établir aux Illinois. D'autres descendirent aux Trois-Rivières, et d'autres à Québec.

(1) P. de Rochemonteix, ouvrage cité, tome II, p. 92.

Ceux des Trois-Rivières se réunirent pour la plupart à ceux de Québec en 1654, le 26 avril.”<sup>(1)</sup>

Le lendemain de la mort du P. Garnier, le P. Noël Chabanel succombait sous la hache d'un Huron apostat. La nouvelle de ces deux morts glorieuses et de la destruction du bourg Saint-Jean arriva sur la fin de décembre à l'île de Saint-Joseph et y causa une immense douleur.

Deux causes allaient bientôt déterminer un nouvel exode de la nation huronne : d'une part, la crainte des Iroquois, de l'autre, la famine. La dernière récolte et les provisions apportées de Sainte-Marie furent bientôt épuisées pour nourrir la multitude des Hurons réfugiés dans l'île. La famine fut telle qu'on déterrât les cadavres pour s'en nourrir. Les maladies contagieuses, conséquences de la famine, vinrent aussi décimer ce peuple infortuné. Deux capitaines vinrent supplier le P. Ragueneau de conduire à Québec les débris de leur nation, et on décida, non “ sans regrets, dit la *Relation* de 1650, non sans une douleur poignante, de s'éloigner d'une terre si longtemps stérile et aujourd'hui féconde ; d'un sol arrosé pendant seize ans de la sueur des apôtres, rougie du sang de cinq martyrs.”

Le 10 juin 1650, guidés par leurs missionnaires, “ trois cents Hurons chrétiens s'embarquent en silence, longent la côte orientale de la baie Georgienne et entrent dans la rivière des Français. Les bords du lac Nipissing sont déserts ; les Algonquins ont quitté l'île des Allumettes ; les rives de l'Outaouais, jadis si peuplées et si vivantes, présentent aujourd'hui la triste image de la mort. Les Iroquois ont passé partout, et partout ils ont laissé les traces de la plus cruelle désolation, partout ils ont fait la solitude.”<sup>(2)</sup>

(1) *Relation* du P. Etienne-Thomas de Villeneuve-Girault.

(2) P. de Rochemonteix, ouvrage cité, tome II, p. 113.

Après avoir atteint Montréal, où les Hurons auraient été trop exposés aux attaques des Iroquois, on débarque à Québec le 28 juillet.

Le séjour des Hurons à Québec jusqu'au printemps de 1651 imposa une lourde charge aux communautés religieuses et aux citoyens, et réduisit la ville à l'état de famine.

Leur départ pour l'île d'Orléans, où le Père Chaumonot les rejoignit le 25 mars 1651, vint diminuer les préoccupations des Français. A l'endroit nommé l'Anse-du-Fort <sup>(1)</sup>, s'élève un village huron, auquel on donne le nom de *Sainte-Marie*, en souvenir de la patrie abandonnée. Le nombre de ses habitants s'élève bientôt de quatre cents à six cents, car outre les Hurons de Trois-Rivières et de Beauport, un grand nombre de fugitifs vinrent les rejoindre. <sup>(2)</sup> Le Père Chaumonot les dirige avec tant de zèle et d'habileté qu'il y reproduit l'image des Réductions du Paraguay.

Mais leur paix ne devait pas durer longtemps. La fureur de leurs ennemis implacables, les Iroquois, les poursuivit jusque sous les canons du fort de Québec. Le 20 mai 1656, quatre-vingts Hurons travaillant aux champs sont attaqués à l'improviste ; plusieurs sont tués et les autres emmenés prisonniers. La frayeur engage ceux qui restent à abandonner l'île. Ils se divisent alors : les nations de l'Ours et du Rocher s'unissent aux vainqueurs, et vont habiter, les premiers chez les Agniers, les seconds chez les Onnonta-

(1) Sur une terre vendue aux Jésuites par Éléonore de Grandmaison, veuve de sieur Chavigny de Berchereau, aujourd'hui fief Beaulieu ou Gourdeau.

(2) " Il y avait déjà alors des Hurons en assez grand nombre qui s'étaient établis à Sillery depuis une dizaine d'années. C'étaient des Hurons qui aimaient la vie tranquille, et qui depuis qu'en 1637 on avait bâti à Sillery une maison pour eux et pour les Sauvages des autres nations qui voudraient s'y retirer, étaient venus peu à peu s'y établir avec des Algonquins et y formaient un village assez considérable. Les Hurons de Sillery se réunirent à ceux de Québec en 1651, le 29 de mars, jour auquel on les conduisit tous à l'île d'Orléans pour y demeurer." (*Relation* du P. de Villeneuve-Girault.)

gués. La nation de la Corde, qui compte environ cent cinquante âmes, reste avec les Français à Québec. <sup>(1)</sup>

Onze ans plus tard, en 1660, ils s'établissent sur la côte Saint-Michel, où ils fondent la mission de N.-D. de Foye, et quelques années après, le 29 décembre 1673 <sup>(2)</sup>, on les retrouve à l'Ancienne-Lorette, où ils demeurent jusqu'à la fin du dix-septième siècle <sup>(3)</sup> en attendant leur départ pour la Jeune-Lorette.

La chapelle de la Jeune-Lorette est le dernier sanctuaire de la nation huronne dans la Nouvelle-France.

Puisse-t-elle, malgré les ravages du temps et l'indifférence des hommes, rester toujours, comme symbole des âges de foi, comme monument d'un peuple qui joua un rôle si mémorable dans l'histoire de l'église canadienne !

(1) Quand Champlain aborda au pays des Hurons dans son voyage de 1615, il y trouva dix-huit bourgades, qu'habitaient quatre tribus parlant la même langue : les Attignaouantans, ou tribu de l'Ours ; les Attigenonghacs, ou tribu de la Corde, les Arendenrhonnons, ou tribu de la Roche, et les Tohotahemats. (*Relations des Jésuites*, 1639.)

(2) Le 28 décembre, d'après la *Relation* déjà citée du P. Girault.

(3) Jusqu'à l'automne de 1697, d'après la *Relation* du P. Girault.

L. St-G. Lindsay, Ptre.

(A suivre)



## LE ROMAN DE DEUX POETES (1)

---

### I

**T**OUS les esprits lettrés et délicats,—et c'est le cas des nombreux lecteurs de la REVUE CANADIENNE,—savent quelle place Élisabeth Barrett et Robert Browning ont occupée dans la poésie anglaise de ce siècle. Les poèmes de l'un sont aussi populaires en Amérique que dans son propre pays, et les œuvres de l'autre demeurent parmi les plus suaves et les plus pénétrantes de notre temps. Mais ce qui est moins connu, et ce qui vient d'être révélé au monde par une publication posthume, c'est le roman très pur et très touchant de leur amour ; c'est le mystère de cette union de deux âmes si bien faites pour s'unir et qui ont trouvé le bonheur dans la même adoration du beau idéal.

Cette publication des lettres d'amour d'un père et d'une mère, par leur fils, a, tout d'abord, inquiété la conscience publique dans ce qu'elle a de plus délicat. N'y avait-il pas là une violation du sanctuaire où le cœur humain cache, sous des voiles épais, ce qu'il a de plus saint, de plus sacré ? Où s'arrêterait-on dans la voie des révélations, si la porte du tabernacle pouvait impunément s'ouvrir et exposer aux regards profanes ce qui avait été confié à son ombre et à son silence ? Robert Browning lui-même n'avait-il pas écrit : “ Dieu soit loué ! La plus intime de ses créatures—possède une âme à deux faces : l'une qu'il montre au monde,—l'autre qu'il réserve pour

(1) *The Letters of Robert Browning and Elizabeth Barrett*, 1845-1846. 2 vol. (Smith, Elder et C<sup>e</sup>, London, 1899.)

la femme qu'il aimera ? " N'a-t-il pas, ailleurs encore, et plus d'une fois, déclaré que le public ne devait pas tout savoir et que le droit de réticence appartenait au plus célèbre comme au plus inconnu ?

Élisabeth Barrett, de son côté, était pleine d'indulgence pour la curiosité humaine. Elle a écrit : " Quant à moi, je considère les lettres (pour parler littérature) comme la partie la plus vitale de la biographie. Qui voudrait détruire un de ces innombrables volumes, même ceux qui stéréotypent les grimaces de l'esprit de Voltaire, oui, de Voltaire lui-même ? Si les secrets de nos vies quotidiennes et du fond de nos âmes peuvent instruire d'autres âmes qui nous survivront, qu'ils soient révélés dans l'avenir aux hommes comme ils le sont aujourd'hui à Dieu. Que la poussière retourne à la poussière et les secrets de l'âme à l'humanité ; elle en est l'héritière naturelle. Non que je ne comprenne, dans mon for intérieur, qu'on recule avec effroi devant la publicité illimitée, non que je ne fusse prête à détruire des papiers qui me seraient sacrés pour des raisons personnelles ; mais, en pareil cas, je ne décorerais pas cette faiblesse naturelle du nom de vertu, et si je posais pour *instruire* le public, je ne le proclamerais pas, je n'essayerais pas, je l'espère, de l'offrir en exemple et comme encouragement à d'autres esprits."

M. Browning, fils, a pu voir dans cette expression si positive de la pensée maternelle, la sanction que sa conscience cherchait peut-être. Cette expression, il le savait, n'aurait pas été combattue par son père, pour qui la parole de sa femme faisait loi. Et, par le fait, Robert Browning semble avoir donné tacitement son autorisation, en gardant ces lettres *seules*, après avoir détruit toutes les autres avant de mourir. Qui sait si sa main ne fut pas arrêtée par la dernière de toutes, si charmante dans son lachisme ? Tout était consommé ; le mariage secret avait eu

lieu ; ils allaient s'enfuir en Italie et, pour parer aux difficultés matérielles, Browning avait prié sa jeune femme de réduire son bagage au minimum. Elle s'était conformée à ce sage conseil. " Mais, écrivait-elle la veille du départ, j'emporte vos lettres ; tant pis pour le poids ! J'ai essayé de les laisser, je n'ai pas pu, ou plutôt *elles n'ont pas voulu l'être*. Ce n'est pas ma faute, et je ne veux pas être grondée." Plus tard *elles ne voulurent sans doute pas être détruites !*

En laissant son fils libre d'en faire tel usage qui lui paraîtrait le meilleur, il l'absolvait d'avance, et ce fils a eu le droit de dire : " Je n'avais le choix qu'entre deux partis : détruire la correspondance ou la publier," car en la conservant, il l'eût laissée après lui, livrée à la fantaisie ou à la cupidité du premier venu.

Ce qu'il faut regretter sous tous les rapports, et surtout au point de vue de l'art, c'est qu'il se soit cru obligé de livrer son trésor sans en rien retrancher. Possesseur d'un joyau unique, il n'a pas jugé nécessaire de le dépouiller des quelques scories qui en diminuent l'éclat, d'en tailler les merveilleuses facettes de manière à les faire briller de tous leurs feux ; il a donné son *Koh-i-Noor* à l'état brut, et c'est fâcheux. En faisant œuvre de lapidaire habile, il eût désarmé la critique et pas une voix n'eût osé le blâmer d'avoir non seulement enrichi la littérature anglaise d'un incomparable chef-d'œuvre, mais aussi d'avoir fourni à l'humanité qui sent et pense, un exemple de beauté morale qui reconforte l'âme attristée jusqu'au découragement, par l'amas de vilénies sous lequel sombre parfois son énergie.

Certes, l'exemple reste, mais il est d'accès un peu difficile. Il faut une certaine persévérance pour suivre si longtemps la même voie, à la suite de deux personnalités même très sympathiques, et si beau que soit ce chant d'amour, on a quelque peine à ne pas le juger un peu monotone avant d'arriver à la 1146<sup>e</sup> et dernière page.

Hâtons-nous d'ajouter, car il nous en coûte de jeter un blâme sur tant de beauté, que de judicieuses suppressions auraient fait disparaître des hors-d'œuvre plus qu'inutiles, qui font parfois retomber trop brusquement le lecteur des régions éthérées sur la poussière du chemin terrestre.

“ Oh ! s'écrie Élisabeth Barrett, dans une de ses premières lettres, qui me donnera un cheval ailé ! ” Son cri a été entendu ; il est venu à elle, ce coursier merveilleux, et souvent il l'a emportée très haut ; si parfois il s'est lassé, a replié ses ailes et touché terre pour reprendre haleine, il a toujours su éviter la boue, même l'eau trouble.

“ La nature de ma fille est la plus pure que j'aie jamais rencontrée, ” disait M. Barrett père.

C'était vrai, et par une faveur bien rare de la destinée, cette âme de diamant devait trouver, pour la comprendre, une âme d'homme aussi transparente, aussi exempte de taches et de défauts que la sienne ; et le fils de ces deux êtres exceptionnels, en présence de l'œuvre émanée de leur double perfection morale, n'y voyant rien qui ne fût à leur honneur et pour le bien de tous, la comparant à trop d'autres dont la littérature de son pays n'a pas à se glorifier, ce fils aura jugé qu'il ne pouvait trop prodiguer son trésor de myrrhe et d'encens pour assainir l'atmosphère dans laquelle un si grand nombre de mains illustres avaient semé tant de miasmes délétères.

On ne devra donc pas se prévaloir de cette publication comme d'un précédent de nature à innocenter des étalages futurs de passion humaine rappelant ceux de Swift, de Pope, de Byron, de Keats, de Shelley, de George Sand, de Musset et de tant d'autres. Bien au contraire, elle en est la condamnation vivante. “ Ces lettres, a dit Ruskin, sont des annales de tendresse et de noblesse que rien ne saurait surpasser. ” Là est l'excuse de celui qui,

dans son orgueil filial, n'a pas vu les petites taches de son soleil et, par conséquent, n'a pas essayé de les faire disparaître.

## II

Tout est étrange, imprévu, on pourrait presque dire *unique*, dans ce roman d'amour de deux poètes qui, après avoir chanté, glorifié l'amour dans leurs poésies pendant toute la première moitié de leur vie, ne l'avaient jamais ressenti ; leur imagination l'avait placé si haut qu'ils n'avaient pu l'atteindre. " On me disait autrefois : Vous demandez trop, vous êtes trop romanesque. Et je répondais toujours que je ne pouvais demander trop puisque je ne demandais rien. Ce qui était vrai, car je ne pensais jamais (combien de fois je l'ai dit !) que l'homme que je pourrais aimer, s'abaisserait jusqu'à *moi* ; les deux choses me semblaient absolument incompatibles." Voilà pour elle.

" Tout le plan de ma vie fut arrêté dès longtemps ; il n'admettait pas un instant la possibilité de vous trouver, de rencontrer la femme que vous êtes, car, en envisageant l'avenir, on compte sur le *hasard*, sur la *chance*, non sur la Providence. Comment aurais-je pu vous attendre ? Je remercie Dieu de n'avoir pas été, en tout ceci, trop indigne d'être rapproché de vous, en ce sens que n'étant plus dans la première fraîcheur de la jeunesse et ayant reconnu, depuis des années, l'impossibilité pour moi d'aimer aucune femme, je m'étonnai d'abord et résistai ; puis, je me soumis enfin, en m'expliquant les choses à moi-même et j'en devins plus fier que content. Quand l'amour vrai, se faisant tout à coup reconnaître tel, se révéla enfin à moi, je lui ouvris mon cœur avec un cri, sans me préoccuper de la défaite de toutes mes théories." Et ailleurs : " Croyez-vous qu'avant de vous avoir trouvée, j'allais par le monde, cherchant qui je pourrais

dévoré, ou qui me dévorerait en qualité d'épouse ? Supposez-vous que j'aie jamais rêvé de me marier ? . . . Jamais, jamais n'ayez cette pensée ! " Voilà pour lui ! Donc, ces deux cœurs si bien faits pour aimer, ont laissé passer la saison de la vie où d'ordinaire s'épanouit la fleur d'amour, parce qu'ils l'ont voulue plus belle que nature.

Élisabeth Barrett, née en 1809, a donc trente-six ans lorsque le miracle s'opère en 1845. Elle a été charmante : " Une délicieuse, douce, modeste et timide créature, si jolie qu'on la regarde comme une belle fleur," disait d'elle, en 1833, son amie miss Mitford, qui a laissé de si jolis *Souvenirs* d'elle et des autres et un petit chef-d'œuvre de vie rurale intitulé : *Notre village*.

" Elle est frêle et délicate ; des cascades de boucles brunes et soyeuses encadrent son visage plein d'expression ; elle a de grands yeux tendres, frangés de longs cils noirs qui reposent sur la joue quand les paupières s'abaissent, et rejoignent, en se relevant, les fins sourcils flexibles ; un sourire semblable à un rayon de soleil, un noble front, la bouche un peu grande, mais admirablement dessinée et très expressive ; des lèvres de corail s'entr'ouvrent sur des dents très blanches ; le teint brun a vraiment l'éclat d'une rose de Chine ; les pieds sont exquis, et sur tout cela un tel air de jeunesse et de modestie, que je ne pus me croire tout d'abord en présence de la " poétesse " qui parle grec comme je parle français, qui a traduit le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle et composé un grand nombre d'admirables poésies." La beauté charmante décrite par miss Mitford n'a rien d'anglais ; Élisabeth Barrett, fille de parents créoles, possédait la grâce délicate, un peu langoureuse et nonchalante, des femmes de ces îles merveilleuses semées comme des perles dans la mer des Antilles ; mais, en même temps, elle avait leur cœur passionné et les éclairs d'énergie que la passion fait briller. Browning

lui écrivait un jour : “ Lorsque je vous fus présenté, je vis d’abord vos yeux seuls ; je ne vous vis qu’après.” Il s’extasiait comme tous sur la petitesse de ses mains, pour lesquelles on cherchait les plus mignonnes éditions, les seules qu’on pût lire, déclarait-elle.

En 1845, la maladie avait terni l’éclat de ce délicieux visage, mais la séduction restait bien puissante, si l’on en juge par l’affection jalouse de ceux qui pouvaient l’approcher. Ils étaient peu nombreux, et chacun, homme ou femme, aspirait à l’absorber, à obtenir une préférence ; aussi le pauvre Browning devint-il promptement l’objet des soupçons et de l’envie de ceux qui devaient dire un jour comme miss Mitford : “ Il nous l’a volée ! ”

Étrange et douloureuse en somme avait été l’existence de cette enfant, en apparence gâtée par la fortune et les circonstances. Douée par la nature d’une intensité extraordinaire de vie cérébrale, admirée par son père qui l’adorait à sa manière, habitant avec ses deux sœurs et ses nombreux frères (elle était l’aînée de tous) une belle résidence au pied de délicieuses collines, jouissant de la nature et dépensant avec joie sa jeune activité de corps et d’esprit, elle avait eu une enfance heureuse. Son père encourageait son appétit vorace de lecture et ses premiers essais poétiques. “ J’ai été précoce, dit-elle à Browning ; je rimais en trempant mon pain dans mon lait lorsque j’étais encore presque un bébé ; mais, en réalité, c’était de l’écho plus qu’autre chose. J’écrivais vertu avec un grand V et O Muse ! avec une harpe, etc. A neuf ans, je produisis ce que j’appelais un poème épique, et à dix, des tragédies variées en français et en anglais, que nous représentions dans la *nursery*. Il y avait, entre autres, un *Régulus*, mais je ne peux plus sourire en en parlant ; trop de souvenirs, que le temps a rendus tristes, s’y rattachent !... Quant aux dieux et aux déesses, j’y croyais

très sérieusement et les conciliais avec le christianisme, auquel je croyais aussi à ma façon, comme ont fait quelques philosophes plus grands que moi. Je sortis un jour avec mon tablier plein de petits bâtons, plus une allumette dérobée à l'office, pour aller offrir un sacrifice à une Minerve aux yeux bleus. Elle était ma favorite parce qu'elle aimait Athènes.

• “ Aussitôt qu'il me vint des doutes sur mes déesses, je tombai dans un vague scepticisme et, quoique je disse le *Pater* matin et soir, en y ajoutant, comme les enfants en général : “ Seigneur, bénissez tous ceux qui sont bons pour moi,” je terminais par une prière trouvée dans certains mémoires ; elle avait frappé mon imagination et convenait parfaitement à l'ensemble de mes idées : “ O Dieu, s'il y a un Dieu, sauvez mon âme, si j'ai une âme ! ” Peut-être la théologie de bien des enfants réfléchis n'est-elle pas plus orthodoxe que la mienne alors ; néanmoins, il me paraît souvent merveilleux d'avoir échappé à tant de dangers, vu les lieux communs qui m'enveloppaient, douée, comme je l'étais, d'assez de force et assez aidée par les circonstances pour briser tous les freins et abuser de la liberté. Mon père me disait : “ Ne lisez pas l'histoire “ de Gibbons, ce n'est pas un livre convenable. Ne lisez “ pas Tom Jones, ni aucun des livres qui sont *de ce côté* ; “ faites attention ! ” J'étais très obéissante et ne lisais que les livres de *l'autre côté*, où se trouvaient Voltaire, Rousseau, les *Essais* de Hume, Mary Woolstoncraft, etc , etc. ! L'un valait l'autre ! ”

Son amour de la lecture ne se refroidit jamais. “ Est-il possible que vous n'aimiez plus lire ! écrit-elle en 1845. Mon goût est aussi frais que jamais. Vous l'avouerez-vous tout bas ? *J'aime beaucoup les romans*. Oui ! et je les lis... pour *l'amour du conte*, comme les petits enfants assis sur les genoux de papa... Je me fais un devoir de lire toutes les histoires que d'autres ont la bonté d'écrire.”

Cela ne l'empêchait pas de se plonger avec enthousiasme dans les classiques grecs et latins et de traduire le *Prométhée* à treize ans ! Plus tard, elle fut sévère pour ce travail, " la plus misérable des versions... aussi froide que le Caucase et aussi plate que la plaine voisine... Un simple exercice de petite fille, comme l'a dit miss Coleridge... La seule manière de lui donner un peu de chaleur serait de le jeter au feu ! " C'est ce qu'elle fit un jour en recommençant la même tâche avec plus d'expérience.

" J'ai eu grand'peine à conquérir l'expression, avoua-t-elle, et il m'a fallu la chercher sans *sympathie autour de moi*."

Que s'était-il donc passé et qu'était devenu l'intérêt presque enthousiaste de M. Barrett ? Hélas ! les épreuves s'étaient multipliées ; Mme Barrett, épuisée par sa multiple maternité, s'était éteinte en 1828, après de longs mois de langueur pendant lesquels son mari s'était consacré à elle.

L'émancipation des esclaves avait causé de vives préoccupations au père de famille, en jetant le trouble dans sa fortune. Il avait fallu quitter la belle et trop coûteuse résidence, réduire le train de maison, s'installer d'abord dans le Devonshire, puis à Londres.

Inspiration fâcheuse pour Élisabeth, car, après une maladie de poitrine qui avait failli l'emporter à quinze ans, elle était restée plus que délicate, et les brouillards de Londres, succédant aux pures brises du Devonshire, achevèrent de la briser. Enfermée dans une chambre à demi obscure, soutenue par son seul génie, elle se livrait plus que jamais à l'art pour lequel elle voulait vivre, lorsque, en 1838, les médecins exigèrent qu'elle quittât Londres pour l'hiver au moins. Un voyage sur le continent paraissait au-dessus de ses forces ; on choisit pour refuge Torquay, cette Nice de l'Angleterre sur la côte du Devonshire :

Elle partit dans une voiture de malade confectionnée exprès pour elle, accompagnée par l'aîné de ses frères, Edward, celui qui la comprenait le mieux, l'être " qu'elle aimait le plus au monde sans comparaison ni rivalité, plus que son père, qui le savait, car quiconque la connaissait ne pouvait ignorer quelle était sa première et principale affection." Et ce frère bien-aimé lui fut enlevé quelques mois après, de la manière la plus cruelle

Parti en mer un beau jour d'été, le 11 juillet 1840, avec deux amis et un pilote renommé, sur un petit yacht vainqueur de plusieurs courses, il ne revint jamais ! Les corps furent retrouvés après des délais plus ou moins longs ; celui d'Edward Barrett ne reparut que le 4 août. M. Barrett père, absent lors de la catastrophe, avait rejoint sa fille à moitié morte, " frappée comme par un coup physique," n'entendant plus, sur la couche qu'elle ne quittait pas, que la cruelle mer battant la rive comme un glas pour le mort enlevé si prématurément, torturée par la pensée que, s'il l'avait moins chérie, il l'aurait laissée à Torquay avec sa tante et son père. Plus tard, elle écrivait, non sans peine, à Browning : " Quand vint le moment de me quitter, moi, moi pour qui il était à la fois le plus cher des amis et des frères, le seul de ma famille qui... mais je ne peux pas écrire ces choses... qu'il me suffise de vous dire qu'il était au-dessus de nous tous, meilleur que nous tous : pour moi, le meilleur, le plus noble, le plus cher, au delà de toute comparaison. Donc, quand il fut question de son départ, moi, affaiblie par la maladie, je ne pus me maîtriser et refouler mes larmes, et ma tante, au lieu de me gronder comme elle aurait dû le faire, m'embrassa, déclara qu'elle ne permettrait pas qu'on m'affligeât et écrivit à mon père qu'il me briserait le cœur s'il persistait à rappeler mon frère. Comme si les cœurs se brisaient ainsi ! J'ai pensé amèrement, depuis, que le mien ne s'était pas brisé *pour bien plus*, et la réponse de

mon père, marquée en moi comme par un fer rouge, fut que, vu les circonstances, il ne refusait pas son consentement, mais qu'il me blâmait absolument d'être si exigeante. Il n'y eut donc pas de séparation *alors* ; les mois passèrent : parfois j'étais mieux, parfois plus mal, et les médecins refusaient de répondre de ma vie si l'on m'agitait, et l'on ne parla plus de rien. Un jour (oh ! comme je m'en souviens !) il me prit la main, me dit qu'il m'aimait plus que tous et *qu'il ne voulait pas me quitter jusqu'à ce que je fusse guérie*. Oh ! oui, je me souviens ! Et, dix jours après, le bateau quittait la rive pour ne plus revenir ! Oh ! l'agonie de ces trois jours ! Pendant des semaines et des mois, je ne pus parler ni verser une larme, étendue, à demi inconsciente, l'esprit en délire et trop près de Dieu, sous sa main qui m'écrasait, pour le prier. J'expiai toutes les larmes de ma faiblesse en ne pouvant plus en verser une, et tous eurent pitié. aucune voix ne s'éleva pour me dire : voilà ce que vous avez fait !”

Dans cette lettre poignante, miss Barrett s'efforçait de défendre son père, dont elle avait tant à se plaindre, et donnait son silence en cette terrible catastrophe, comme une preuve de sa générosité d'âme.

A partir de ces jours de désespoir, Élisabeth n'eut plus qu'un désir : quitter Torquay, rentrer à Londres. On ne le lui permit que vers la fin de l'été de 1841 !

Marie Droncart.

(A suivre)

## UN PROFESSEUR INTERESSANT

---

(Suite et fin)

16 avril.

Il est venu... et je n'y étais pas!

Nous avions une matinée au cours de chant, et maman m'y avait envoyée.

Mon Dieu ! j'aurais été si heureuse de *le* voir ici !

Pendant le dîner, maman parlait à papa de cette visite. Il paraît que M. Michel et M. de Rouvres se sont trouvés en même temps à la maison, tous deux se connaissant déjà.

M. Chambert est parti le premier. Et alors Philippe de Rouvres a fait de lui un éloge enthousiaste ; puis il a demandé à maman s'il était vrai que M. Michel fût fiancé à la très belle Espagnole, Mlle d'Alvaro, qu'il admirait beaucoup l'automne dernier, à Biarritz.

Jusque-là, j'avais écouté avec un tel intérêt que j'oubliais de dîner. Mais quand maman a répété la question de M. de Rouvres, il m'a semblé tout à coup que je ne la voyais plus que de très loin, comme à travers un voile... et ses paroles m'arrivaient ainsi qu'un murmure confus, n'ayant pas de sens....

Le dîner m'a paru interminable.

Aussitôt que maman s'est levée, j'ai couru dans ma chambre ; je me suis réfugiée près de la fenêtre — mon asile préféré quand je suis très gaie ou très triste — répétant cette malheureuse phrase qui me brûlait les lèvres : “ N'est-il pas fiancé à une très belle Espagnole, Mlle d'Alvaro?... ”

Le ciel était tout gris, chargé de nuages ; une hironnelle volait bas autour du jardin. J'entendais le piano de Geneviève qui jouait à papa la *Sérénade* de Schubert, et la petite voix claire de Patrice qui montait entrecoupée par des éclats de rire parce que maman lui disait un conte.

La pluie s'est mise à tomber, une pluie chaude, pressée.

Le vent éparpillait les gouttes sur mes cheveux, sur mon visage, sur mes mains. J'avais le cœur serré à me faire mal, mais je ne voulais pas, je ne pouvais pas pleurer : nous passions la soirée chez Mme de Lubières.

Pourtant, à mesure que la pluie tombait sur moi, on aurait dit qu'elle calmait mon angoisse.

Je me rappelais ses yeux, à lui, quand il me disait adieu, là-bas, chez Mme Divoir... S'il eût aimé Mlle d'Alvaro, il ne m'aurait pas regardée ainsi !...

Et plus j'étais mouillée, plus je réfléchissais, plus aussi j'étais certaine qu'on le fiançait à tort à cette " très belle Espagnole."

Et puis s'il en avait été ainsi, il ne serait pas parti pour le Tyrol....

Toute cette histoire ne devait être qu'un bavardage de cet insupportable M. de Rouvres que je déteste parce qu'il est amoureux de moi. — Je le vois bien tout en n'ayant pas l'air de remarquer ses yeux languoureux. — Quand je serais tellement, tellement heureuse d'être rien qu'un peu aimée par... *lui !*

Mais il ne songe guère à me donner cette joie... Il est bon pour moi, comme Suzanne l'est pour Patrice ; cela ne tire pas à conséquence avec les enfants !...

C'est toujours ainsi ; les personnes dont on ne se soucie pas — M. de Rouvres, par exemple, — on les voit chaque jour... Et celles dont la présence est très douce... s'en vont dans le Tyrol....

Pourvu qu'il n'y rencontre pas cette Mlle d'Alvaro !

Pourvu aussi qu'il n'y ait pas trop de jeunes filles dans le Tyrol !

24 avril.

Jeanne dînait ici.

Elle était arrivée un peu à l'avance afin que nous pussions causer.

Nous avons pris place sur mon petit canapé bas, près de la cheminée, le canapé des épanchements, comme nous l'appelons, à cause des confidences que nous y échangeons les lendemains de bal, en regardant le feu, quand le jour baisse.

Tout à coup, Jeanne se lève brusquement, va se poser devant la glace, fait semblant d'arranger ses cheveux et me demande :

—Que diras-tu, Paulette, si je te raconte qu'un beau jeune homme, le prince Charmant tout à fait, s'occupe beaucoup de toi ?

Je ne sais pourquoi, je m'imagine follement qu'elle pense à *lui*..., à M. Michel. Je détourne la tête pour que, dans la glace, elle ne me voie pas rougir, et je tâche de répondre d'un air détaché :

—Un beau jeune homme ?

Elle continuait à relever ses petites boucles, un peu froissées par son chapeau.

—Tu rougiras d'abord..., tu feras des cérémonies !... et puis tu finiras par l'épouser ; et... tu seras une charmante marquise de Rouvres !

Je répète désolée :

—Marquise de Rouvres ?... C'est de M. de Rouvres que tu parlais ?... Je l'ai en horreur, entends-tu ? ton marquis de Rouvres !

—Mon... mon... mon ! il n'est pas à moi, puisque je te le laisse !... riposte Jeanne. De qui donc croyais-tu que je voulais parler ?

Elle le savait bien, cette maligne Jeanne !... Comme je ne répondais pas, elle continue avec une petite mine innocente qui manquait de conviction.

— Ah ! j'ai encore une nouvelle à t'apprendre. Mme de Charmoy a dit hier à maman que M. et Mme Raoul Chambert lui avaient promis leur visite, cet été, aux Varennes ; et...

Ici Jeanne s'arrête et arrange le ruban de sa ceinture ; puis elle reprend :

— Et... M. Chambert, le nôtre, ira les y retrouver.

Lui aux Varennes ! A quelques pas de la Christinière ! Alors, il viendrait, je le verrais !

C'était trop beau ! Je me lève d'un bond et je crie à Jeanne :

— Oh ! Jeanne ! Est-il possible que ce soit vrai ?...

Elle me lance un petit regard de côté et commence gravement :

— Je ne croyais pas que tu t'intéressasses (l'imparfait y était !) autant à M. Chambert.

Puis elle s'interrompt, éclate de rire et se jette à mon cou :

— Ah ! chérie, il y a longtemps que j'ai deviné ton secret !

J'étais un peu honteuse de m'être ainsi trahie ; mais je ne pouvais pas me fâcher ; je trouvais tellement bon de parler de *lui* !

— Jeanne ! il se soucie de moi comme d'une pauvre noisette !

— Peut-être aime-t-il beaucoup les noisettes ; tu ne sais rien de ses goûts, m'a répondu Jeanne malicieusement.

— Je t'en prie, Jeanne, sois sérieuse.

— Sérieuse comme lui, n'est-ce pas ?

Nous nous sommes mises à rire toutes les deux, et nous avons été reprendre nos places sur le canapé des épanchements.

—Écoute, Paulette ! Je vais te raconter quelque chose. Tu sais que Georges est un connaisseur ?... eh bien, pas plus tard qu'hier, il m'a confié : " Chambert est tout à fait emballé sur le compte de Mlle de Marsay ; il ne prononce presque jamais son nom, mais il trouve toujours moyen de savoir tout ce qu'elle fait !..." Je suis bonne de te raconter cela ?

Je l'ai embrassée avec effusion.

—Tu es excellente ! Cherche quelque chose encore.

—J'ai peur que tu ne te montres trop la tête, m'a glissé Jeanne maternellement.

—Jeanne, ne sois pas méchante !

—Eh bien, il a dit une fois à Mme de Charmoy — c'est Claire qui l'a entendu — que tu étais une délicieuse enfant !

—Délicieuse ! C'est bien... Mais enfant !... toujours enfant !!

—Sois tranquille, Paulette, vous serez très heureux, a conclu Jeanne comme dans les contes de fées. Je te le donne bien volontiers ; il est trop sérieux, et aussi, par instants, un peu trop moqueur.

—Il ne l'est jamais avec moi !

—Je crois bien, il n'oserait pas. Tu lui as si bien répondu une fois au cours... Tu l'as secoué!!!...

—Heureusement nous sommes réconciliés, ai-je dit avec un soupir de soulagement. Comme il a dû me trouver ridicule !

—Paulette, ne sois donc pas si naïve. Tu ne lui as jamais paru plus charmante que ce jour-là... Tu sais bien, les hommes aiment ce qui les sort de l'ordinaire.

Involontairement, j'ai pensé à M. de Rouvres...

—Jeanne, j'ai peur que maman ne veuille me faire épouser le marquis de Rouvres....

—C'est probable, m'a-t-elle répondu paisiblement.

—Oh ! comme tu dis cela ! On voit bien que tu n'es pas intéressée dans la question !

—Mais, chérie, réfléchis un peu... Il est marquis ; il est très riche ; il est joli garçon....

—Oh ! non !

—Il est un peu bête, c'est vrai...

—Oh ! oui ! oh ! oui !! Très bête, même !

—Non, pas plus que la plupart des jeunes gens que nous rencontrons dans le monde, a continué Jeanne sans se troubler. Tu sais, les intelligences supérieures, on ne les trouve pas à la douzaine comme les petits pâtés !

—C'est pour cela, Jeanne, que je désirerais tant avoir M. Chambert !

—Tu l'auras, ne te tourmente pas... Tu livreras une petite bataille pour l'obtenir, parce que dans les mariages, vois-tu, c'est comme dans les pralines : il y a l'amande et le sucre ! Et les parents pensent tout de suite à l'amande, autrement dit, au côté sérieux de la question, pendant que nous ne songeons qu'à croquer le sucre...

Quelle sagesse a cette Jeanne, presque autant que feu le roi Salomon !... Je l'écoutais très satisfaite ; elle a repris son petit discours :

—Ton M. Chambert est pourvu d'un vieux père très célèbre ; d'un frère en passe de le devenir ; d'une fortune qui lui permettra de t'offrir au moins, pour le commencement, ton coupé ; il écrit des romans qui passionnent nos familles. Alors, tu peux être tranquille, M. de Rouvres en sera pour ses soupirs... et tu auras ta praline !

La confiance de Jeanne me gagnait. J'ai repris bien vite pour oublier M. de Rouvres :

—Ils sont tous si sages, dans cette famille Chambert ! Jamais ils ne voudront d'une petite folle comme moi.

Je disais cela pour que Jeanne me rassurât.

—Eh bien ! ils te rendront sage comme eux. Tu as déjà des dispositions, puisque tu veux toujours devenir une femme sérieuse. Ils s'y mettront tous, et ils feront de toi une vraie perfection.

Moi, transformée en perfection ! Cette perspective nous a semblé si problématique et si drôle, que nous avons recommencé à rire.

La cloche du dîner sonnait, nous sommes descendues.

Je marchais en plein ciel, et j'avais tout à fait oublié Mlle d'Alvaro.

1er mai.

Je ne me doutais guère, en partant pour le *Vernissage*, de tout le plaisir qui m'y attendait.

Maman devait venir. Mais, en entendant Patrice pousser des cris d'aigle parce que Méta l'empêchait de renverser l'encrier par terre, elle s'est tellement effrayée qu'elle a attrapé la migraine, et a dû rester tranquillement sur sa chaise longue.

Je suis donc allée avec papa, qui, par extraordinaire, abandonnait la chambre. Il fallait vraiment que les dernières séances eussent tout à fait épuisé son fonds de patience, qui est grand pourtant !...

... Nous avons traversé presque toutes les salles, papa examinant les tableaux ; moi, les regardant à peu près autant que les visiteurs, qui, pourtant, étaient très amusants à voir ! mais je commence à oublier moins souvent ma résolution de devenir une femme raisonnable.

Nous avons rencontré M. de Rouvres, qui avait fort envie de nous accompagner : Maman l'y aurait autorisé... Papa n'en a même pas eu l'idée, et j'ai eu bien soin de ne pas comprendre ses allusions.

Il était quatre heures et demie. Nous commençons à être fatigués. Papa, plein d'attentions pour moi, — comme pour une dame, — m'offre de passer au buffet.

Nous arrivons, un monde fou ! Pas une table !

Papa voulait s'en aller, mais j'avais une soif d'Arabe au milieu d'un désert et je m'écrie :

— Qu'importe qu'il n'y ait pas de place ! Demandez une glace, papa, je la prendrai debout.

Je ne sais si j'avais parlé un peu haut ; mais, à ce moment, deux messieurs qui s'installaient à quelques pas de nous se retournent ; l'un était le jeune député de la Vendée, ami de papa, M. de Ternau, et l'autre, *lui !* M. Michel !

Je me demande encore comment j'ai fait pour conserver mon apparence correcte et indifférente, en le reconnaissant....

Il salue.

Comme je répondais, papa, qui, hors de la politique, est toujours distrait, me demande :

— Qui est-ce donc ?

Je lui murmure :

— M. Chambert, de l'Institut ! Vous vous rappelez bien....

Il n'est pas du tout de l'Institut ; mais j'avais pris la première recommandation qui m'était venue à l'esprit :

— Ah ! oui !... fait papa avec conviction.

Il s'approche ; ces deux messieurs aussi. Papa reconnaît M. de Ternau. Échange de poignées de main, saluts. Moi, je pensais à ce que m'avait dit Jeanne...

— N'avez-vous pas de table ? demande M. de Ternau.

Papa répond que " non " ; mais il ajoute que " bien certainement nous allons en trouver une."

Et cela d'un ton si assuré que je regarde autour de nous. Pourtant personne ne bouge.

M. de Ternau se tourne vers moi.

— Voulez-vous, mademoiselle, nous faire l'honneur d'accepter celle que nous possédons, M. Chambert et moi ?

J'étais un peu embarrassée. Je trouvais toute naturelle sa manière d'agir, car il est absolument dans l'ordre que les messieurs se dérangent pour les dames ; mais je ne pouvais pas le lui déclarer....

— Je vous en prie, me dit M. Michel.

J'avais une envie folle de lui crier :

— Mais je ne demande pas mieux !

Heureusement, papa vient à mon secours :

—Paule accepte, à la condition que vous voudrez bien partager avec nous cette précieuse table.

J'ai vu à l'expression du visage de M. Michel qu'il allait s'excuser. Alors, j'ai continué très vite :

—A mon tour, je vous prie d'accepter.

—Il est impossible de vous dire " non ", mademoiselle, m'a répondu M. de Ternau avec un sourire qui ressemblait à un compliment.

Nous nous sommes tous assis.

Je me trouvais près de papa ; mais *lui* aussi était près de moi !

Nous avons vraiment un petit air de famille ainsi... C'était bon ! Tout me paraissait charmant : le buffet, les garçons, les tables, le public ! Et j'ai mangé ma glace sans m'apercevoir qu'elle était au citron... Et je le déteste à l'ordinaire....

M. Michel ne me parlait presque pas ; il causait surtout avec papa et avec M. de Ternau. Mais cela m'était bien indifférent, puisqu'il promettait de venir au dernier mardi de maman ; qu'il n'était pas avec Mlle d'Alvaro et ne partait pas encore pour le Tyrol....

Je tâchais aussi de voir si Georges Landry avait dit vrai ; si réellement il s'intéressait un peu à moi... Mais je ne découvrais pas grand'chose !

Papa s'est levé et m'a demandé si je désirais faire un tour dans la sculpture....

Certes oui, je voulais ! puisque M. Michel et M. de Ternau allaient nous accompagner.

Au lieu de regarder, papa s'est lancé dans une grande conversation politique à propos d'une maladresse que vient de faire un ministre. Je ne vois pas pourquoi il s'indignait autant ; il y a toujours ainsi une certaine somme de sottise qui flotte dans l'air ; chacun en prend sa part, les ministres comme les autres.

Mais j'ai très volontiers laissé papa à son indignation,

parce que, pendant ce temps-là, je possédais M. Michel pour moi seule.

Nous nous sommes mis à causer tous les deux comme chez Mme de Charmoy. Il se montre si simple, si jeune avec moi, que j'oublie toujours, pour ma grande tranquillité, qu'il est un homme célèbre.

Je voyais bien que l'on me regardait beaucoup, car je portais un amour de robe de printemps, gris très pâle. Déjà je l'avais remarqué quand je circulais avec papa ; et "mon succès", selon l'expression traditionnelle, m'avait alors laissée fort indifférente. Mais maintenant, à cause de *lui*, je me sentais contente d'être jolie.

Jeanne assure que les hommes—même les meilleurs—aiment toujours à être vus avec une femme que l'on remarque... pour le bon motif, bien entendu, comme dit Louise de Charmoy.

Nous avons commencé par causer sculpture ; mais j'ai été étonnée de m'apercevoir tout à coup que je lui parlais de nous, des enfants, de ce que je pensais, de mes livres préférés, lui demandant son opinion "comme à un vieil ami."

—C'est cela ! comme à un vieil ami, a-t-il répété, répondant à mon exclamation.

Il y avait une ombre sur son visage ; mais il me regardait très doucement.

A ce moment, nous avons croisé un groupe de dames fort élégantes, des Espagnoles avec des yeux superbes.

Aussitôt, le souvenir de Mlle d'Alvaro m'est revenu à la pensée. Un petit frisson m'a secouée, et presque malgré moi,—soudain, à tout prix, je voulais savoir,—je me suis écriée :

—Est-ce que vous connaissez Mlle d'Alvaro ?

Il a paru un peu surpris de ma brusque question.

—Je l'ai rencontrée l'année dernière à Biarritz.

Ainsi, il l'avait rencontrée, c'était vrai ! Et si le reste allait être vrai aussi !....

—Et vous la connaissez beaucoup, n'est-ce pas ?...ai-je continué bravement ; mais je sentais que ma voix tremblait. Elle est très belle ?

—Il me semble, en effet, qu'elle est fort jolie. Mais je l'ai peu vue... Mon frère Maurice pourrait mieux vous renseigner que moi ; elle l'avait enthousiasmé.

Je comprenais maintenant ! Philippe de Rouvres avait confondu les deux messieurs Chambert !...

Oh ! comme c'était délicieux de ne plus avoir cette terrible crainte !!!

Mes yeux devaient être bien rayonnants, car il m'a demandé :

—Est-ce l'admiration de mon frère qui vous amuse ainsi ? S'adressait-elle donc à une fausse Mlle d'Alvaro ?

—Oh ! non ! c'était bien la vraie ! Je ris parce que... parce que je suis si contente de ma journée !

Nous étions devant la sortie. Par la porte grande ouverte, j'apercevais la pleine lumière de cette belle journée de printemps, le ciel d'un bleu très doux, les marronniers en fleur, le soleil qui semait les jets d'eau de petites étoiles éblouissantes... Oh ! comme il était bon de vivre, d'être jeune, de pouvoir espérer !...

M. de Rouvres sortait avec Georges Landry, M. de Boynes et d'autres messieurs.

J'étais si heureuse, qu'en réponse à son salut, je lui ai envoyé un sourire comme jamais il n'en avait reçu de moi.

M. de Ternau et *lui* ont attendu, pour s'éloigner, que nous soyons en voiture. C'est à M. Michel que j'ai dit adieu en dernier.

Ils sont restés quelques instants, regardant la voiture prendre la file !

Une minute, j'ai eu la tentation folle de laisser tomber mon ombrelle, mon gant, n'importe quoi, afin de *lui* donner une raison pour se rapprocher de nous... Papa

m'aurait, bien sûr, dit que j'étais maladroite, mais *lui* m'aurait encore parlé !

Que c'est donc bon qu'il n'épouse pas Mlle d'Alvaro!!!

5 mai.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! Comment tout cela finira-t-il ?

En rentrant avec miss Emely, je trouve maman dans le petit salon ! elle paraissait très gaie.

J'étais surprise de la voir là ; ordinairement, elle fait à cette heure son tour du Bois.

Je ne sais si elle devine mon étonnement, mais elle me dit en souriant :

—Je ne suis pas sortie parce que j'ai eu des visites...

Elle s'arrête, et puis continue, en hésitant un peu :

—Il paraît que ma petite Paulette a eu tant de succès au *Vernissage* que l'on désire... nous l'enlever...

Je regarde maman toute saisie :

—Maman ! maman !.. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

—Je veux dire que moi, qui espérais garder encore longtemps mon enfant auprès de moi, je crains bien d'être obligée... de la donner à... un mari...

Le *Vernissage* !... Un mari !... Il n'était pas fiancé à Mlle d'Alvaro !....

Toutes ces pensées passent en éclair dans mon esprit...

Je me lève avec un cri, folle de joie, mon cœur battant à grands coups pressés.

—Maman ! allez-vous dire qu'il veuille m'épouser ?...

—Tu en serais donc bien heureuse ? me demande maman avec un sourire très bon.

—Si je serais heureuse ?... Oh ! maman...

L'émotion me coupait la voix.

Maman avait l'air un peu étonnée.

—Quel enthousiasme, ma chérie !... Tu le connais à peine depuis six semaines !

—Depuis six semaines?... Mais je l'ai vu tout l'hiver...

Maman répète :

—Tout l'hiver ?

Elle paraissait ne plus rien comprendre.

Une crainte terrible me saisit ; j'aurais dû me taire, mais je ne pouvais pas !

—Maman, n'est-ce pas de M. Chambert que vous voulez parler ?

Elle me regarde stupéfaite.

—M. Chambert!!! Mais il n'est question que du marquis de Rouvres... M. Chambert!... Tu veux épouser M. Chambert?....

Cette perspective semblait lui paraître aussi monstrueuse que si j'avais souhaité d'épouser l'empereur de Chine !

Et moi, je ne trouvais même pas une larme ! Pourtant, toute mon âme me faisait mal ; et je restais immobile, regardant le tapis comme si j'allais y voir les débris de mes malheureuses espérances !

Maman répétait :

—Épouser M. Chambert!... Mais c'est ridicule!... Où as-tu pris une semblable idée?... Tu es une enfant auprès de lui!...

Ah ! elle disait trop vrai ! Aussi, mes larmes se sont mises à couler....

Bonnes larmes qui arrivaient si à point ! D'abord elles faisaient du bien à mes pauvres nerfs ; et puis, elles étaient le seul moyen d'attendrir maman, qui répétait toujours machinalement :

—C'est absurde ! c'est absurde....

Je ne voyais pourtant pas en quoi mon désir était absurde !

Au bout de quelques minutes, maman reprend comme involontairement :

—Paulette, il n'est pas possible que tu aimes M. Chambert ?

J'essuie un peu mes yeux :

—Je ne sais pas... je ne connais rien à ces sortes de choses!... Mais si j'apprenais maintenant son mariage, il me semble que tout me deviendrait égal, même d'épouser M. de Rouvres !

Maman avait le visage bouleversé. Elle m'a attirée près d'elle.

—Écoute, ma chérie ; ni ton père, ni moi, ne désirions te voir mariée toute jeune. Mais la recherche de M. de Rouvres étant particulièrement honorable, j'ai tenu à t'en parler ; car une telle union nous paraîtrait réunir bien des conditions de bonheur... Philippe de Rouvres est un excellent garçon, plein de....

—Plein de lui-même ! Oh ! oui, maman, ai-je interrompu, incapable d'en écouter davantage. Il est si ennuyeux !... Il n'a une conversation possible que lorsqu'il parle de ses succès à la chasse ou du prince de Galles !....

—Eh bien, ma Paulette, tu lui enseigneras comment on cause d'une façon intéressante à ton gré.

—Alors, maman, c'est toute une éducation à faire. Il ne sait pas danser, il faut que je le lui apprenne ; il ne sait pas causer, il faut que je lui apprenne !... Ce n'est plus un mari que vous me donnez, c'est un élève...

Et je me suis penchée suppliante vers maman :

—Autrefois, vous répétiez toujours que j'aurais besoin d'un mari très sage !... Je vous en supplie, donnez-moi M. Chambert !... J'ai tellement confiance en lui !... Lui seul me rendra tout à fait raisonnable !....

Les larmes m'ont empêchée de continuer. Maman paraissait toujours perplexe.

—Je ne comprends plus rien à tout cela. Mme de Rouvres sort d'ici. Elle me dit que son fils est fort épris, que toi-même, au *Vernissage*, as été charmante pour lui ! Et maintenant....

—Oh ! maman, laissez-le en être pour son espérance... Je n'ai pas été charmante pour lui, je l'ai simplement salué avec un sourire aimable, parce que j'étais contente de savoir que M. Chambert n'était pas fiancé à Mlle d'Alvaro....

J'ai craint tout à coup que maman ne me demande comment je l'avais appris. Mais elle était trop préoccupée pour y songer. Elle a murmuré seulement comme à elle-même :

—M. Chambert ! Toujours M. Chambert !... Certes, il y a peu d'hommes que j'estime autant...

Elle s'est tue encore... J'écoutais de toute mon âme, espérant un peu ; mais elle a repris à haute voix :

—Enfin, mon enfant, M. Chambert ne pense peut-être pas le moins du monde à toi... Nous ne pouvons cependant aller lui adresser une demande en mariage !

—Oh ! non, ai-je dit, sortant la tête de mon mouchoir ; je ne le voudrais pas ! Mais si vous le faisiez interroger sans avoir l'air de rien par Mme de Simiane ?

Il me venait étonnamment d'idées depuis que je voyais maman s'adoucir un peu.

—Je vous en supplie, demandez à Mme de Simiane... Je le sens bien, jamais, tant que je ne serai pas sûre qu'il ne songe pas à moi, je ne pourrai accepter un autre mariage !

Maman ne répondait rien. Elle était si absorbée qu'elle n'entendait même pas Patrice galoper dans la serre, en criant : "Maman !" sur l'air de *Malborough*.

J'avais une frayeur terrible d'en être pour mes frais d'éloquence.

A la fin, elle m'a dit pensivement :

—Nous tâcherons que tu sois heureuse, ma Paulette ; calme-toi... Mais n'oublie pas qu'en ce monde, ma chérie, il faut toujours regarder les choses, non pas seulement avec les yeux de l'imagination, mais aussi avec ceux de la raison.

Maman disait cela facilement du haut de sa sagesse de mère ; mais moi !... Je ne pouvais pas le penser !

Elle ne semblait plus trop fâchée. Pourtant, je crois qu'au fond du cœur, elle regrettait bien de m'avoir conduite au cours.

Ce n'est certes pas moi qui lui avais demandé de m'y envoyer !

11 mai.

Ah ! quelle semaine ! Papa est grave. Maman, nerveuse. Geneviève, toujours raisonnable. Patrice, subissant l'influence générale, devient presque tranquille... et moi, je suis malheureuse ! Pauvre moi qui déteste tant l'indécision !

J'ai tout raconté à Jeanne et à Suzanne, et je leur ai bien dit qu'avant l'explication de mercredi, je ne me doutais pas à quel point je tenais à *lui*...

Jeanne est pleine d'une confiance superbe :

—Ne te tourmente donc pas, Paulette ; il ne demande pas mieux que de t'épouser, seulement il n'ose pas le dire, parce qu'il est trop discret... On parle sans cesse de ton mariage avec tel ou tel grand personnage !... Georges m'a raconté qu'hier soir encore, chez lady Oakburn, on te fiançait au comte de Luninges. M. Chambert causait en ce moment avec je ne sais quel homme célèbre ; dès qu'il a entendu ton nom, il s'est arrêté brusquement, et Georges prétend que, s'il l'avait pu, il aurait pulvérisé la dame qui te mariait ainsi.

Jeanne est une personne bien sensée, en général... Combien je voudrais que cette fois, elle eût raison encore ! Il me semblerait si dur d'être obligée de l'oublier, *lui* ! Car certainement, s'il ne se soucie pas de moi, je ferai tout mon possible pour arriver à ne plus penser à lui, jamais ! Je trouve trop ridicule une femme éprise d'un homme qui ne songe pas à elle !

Alors, j'épouserai M. de Rouvres ; autant lui qu'un autre, après tout !

Nous serons extrêmement riches. Comme, par bonheur, il se passionne pour la chasse et les courses, j'espère qu'il ira beaucoup — sans moi ! — Son Cercle l'occupera aussi... Et puis, je l'engagerai souvent à se rendre auprès du prince de Galles pour se distraire ; et pendant qu'il goûtera aux grandeurs, peut-être la pensée lui viendra-t-elle de se faire attacher à la personne de Mgr le duc d'Orléans.

De cette façon, je ne l'aurai pas trop !

Moi, je serai marquise ! je me livrerai à de longues séances chez les couturiers ! Je m'arrangerai pour avoir à faire une douzaine de visites par jour, et le tour du Bois, les expositions, les magasins aidant, les journées passeront... Je me lancerai au plus fort du tourbillon pour oublier que j'avais rêvé une autre vie !... Je serai frivole, coquette, inutile ; je me contenterai d'être une femme à la mode, ne pouvant être une femme heureuse !

Mais au moins, puisque je serai mariée, je pourrai enfin lire ses ouvrages, à *lui* ; ce sera une compensation, — si faible !

Je me répétais toutes ces choses, hier soir, regardant les nuages qui couraient vite dans le ciel. Papa, seul dans le salon, tenait un journal ; mais il ne lisait pas, car je voyais toujours la même page sous son regard. Tout à coup, il m'a appelée :

— Paule !

Je suis venue, j'ai pris un petit pliant, et je me suis assise tout près de lui. Il caressait mes cheveux sans rien dire, tandis que je restais immobile, les mains croisées sur mes genoux, ayant peur de ce qu'il pensait...

Au bout d'un instant, il a commencé, et sa voix était pleine de tendresse :

— Alors, ma petite Paule veut avoir un mari sage pour elle et pour lui ?

—Oh ! oui, papa ! ai-je murmuré.

—Et ce pauvre marquis de Rouvres qui était si épris...  
J'ai mis mes bras autour du cou de papa.

—Ne vous tourmentez pas pour lui. Je suis sûre qu'il se consolera... Il chassera huit jours de suite ; et après, il sera incapable de regretter quelque chose, à commencer par moi !

—Chut, Paulette ! a dit papa, tu ne dois pas parler ainsi !

Je me suis tue volontiers. Mes craintes devenaient moins vives, car je sentais que, malgré tout, papa était bien disposé pour moi ; il me fallait absolument le gagner à ma cause !

Avec maman, je ne peux jamais bien m'expliquer ; nous sommes très vives toutes les deux ; comme elle est la mère, je dois la laisser parler, et ensuite elle ne me donne pas le temps de lui répondre... Tandis qu'avec papa, c'est moi qui parle....

La nuit tombait toute grise.

Nous étions toujours seuls dans le salon... J'ai appuyé ma tête sur son épaule et je lui ai dit bien bas :

—Est-ce que vous trouvez ridicule, papa, que je désire épouser M. Chambert ?

—Ridicule?... Oh ! non, mon enfant, M. Chambert est un homme d'une intelligence remarquable, et, ce qui vaut mieux encore, un homme de grand cœur.

J'ai fermé les yeux pour mieux savourer cette joie d'entendre parler ainsi de lui... Et puis, j'ai repris toujours bas :

—Une honnête femme, n'est-ce pas, est celle qui aime son mari ?

Papa était si surpris de ma question qu'il m'a répondu simplement :

—Oui, mon enfant.

Je me suis soulevée et l'ai regardé bien en face.

—Eh bien ! papa, je n'épouserai pas M. de Rouvres, car je veux être une honnête femme !... Je veux estimer mon mari, avoir confiance en lui, sentir qu'il m'est supé-

rieur, afin qu'il me garde contre moi-même... Je ne veux pas craindre, en l'épousant, de rencontrer ensuite un homme qui me plaise plus que lui !...

Je me suis arrêtée hors d'haleine.

La nuit était presque entièrement venue, mais je sentais sur moi le regard de papa, son beau regard loyal...

Il a murmuré comme se parlant à lui-même :

— Qui aurait cru qu'il y avait tant de sagesse dans cette petite tête ?

Et il m'a attirée tout contre lui.

J'étais si bien là, avec cette chère espérance qui me montait au cœur... Et j'aurais voulu rester encore longtemps dans ce silence qui me laissait faire toutes sortes de rêves doux et bons !..

Mais au bout d'un instant, papa m'a dit :

— Si pourtant ce mariage n'était pas possible, Paulette, tu serais raisonnable ?

J'ai relevé la tête.

— Oui, papa, je serais... je serais très malheureuse !

Le domestique entra avec les lampes ; je me suis sauvée bien vite... Mais je me sentais moins tourmentée : papa prend mon parti !....

15 mai.

Je m'habillais pour le dîner. Anna est venue me dire que maman me demandait.

Je n'ai pas été longue pour aller la trouver. Elle ôtait son chapeau. Aussitôt que je suis entrée, elle a renvoyé la femme de chambre ; et puis elle a commencé :

— Je reviens de chez Mme de Simiane, Paule ; elle a vu M. Chambert.

J'aurais dû être rassurée par le bon sourire de maman ; mais c'était plus fort que moi !... je suis devenue toute blanche, si blanche qu'elle a eu peur :

— Paule, ma chérie ! ne te trouble pas ainsi ! Je t'apporte de bonnes nouvelles !

—De bonnes nouvelles ?.. Oh ! maman, dites, dites-moi tout !

Je n'étais plus pâle, au contraire ; je sentais mon sang courir très vite dans mes veines ; et la chambre me semblait pleine de soleil.

Alors, maman m'a tout raconté.

M. Michel dînait lundi chez Mme de Simiane. D'une façon bien naturelle, elle s'est arrangée, dans la soirée, pour avoir un moment de tête-à-tête avec lui, et a mis la conversation sur moi, me critiquant un peu... (chère Mme de Simiane, qu'elle était bonne !) pour savoir ce qu'il répondrait....

Alors, il m'a défendue si bien, avec tant de chaleur, que Mme de Simiane, qui voyait ce qu'elle désirait, lui a dit soudain avec sa franchise terrible :

—Mais, mon cher ami, vous êtes amoureux de cette enfant !!... Pourquoi ne la demandez-vous pas ?...

Il se défendait, répondant par des phrases vagues ; et puis, brusquement, comme elle insistait, il lui a avoué qu'elle avait deviné juste, que bien des fois, cet hiver, il avait fait ce rêve... Ce "rêve", quel joli mot !... Éveillé, on rêve seulement aux choses que l'on désire...

Mais il savait bien, a-t-il ajouté, qu'il souhaitait là une chose impossible ! Il comprenait que papa et maman eussent le désir d'un brillant mariage pour moi... D'ailleurs, lui-même ne voulait pas abuser de la confiance qu'on lui avait montrée en nous laissant suivre ses conférences... Et il aimait mieux partir afin de s'ôter la tentation de faire une demande inutile qui nous séparerait complètement... etc., etc.

Mon Dieu ! Comment un homme d'esprit peut-il dire tant de sottises !...

Heureusement, je ne l'entendais pas, car j'aurais eu bien peur qu'il ne refusât jusqu'au bout.

Mme de Simiane, le voyant si résolu, lui a demandé tout à coup si ce n'était pas mon propre bonheur qu'il renonçait à faire... Il a un peu hésité... Et ensuite, n'a-t-il pas ré-

pondu qu'il serait coupable de profiter d'un enthousiasme de jeune fille ! car il savait bien qu'en réalité je le considérais seulement comme un ami, un vieil ami, a-t-il répété.

Oh ! comme il avait retenu cette phrase que j'avais dite sans réfléchir, sans y attacher d'importance, pour mieux exprimer toute la confiance qu'il m'inspirait ! Et c'était bien mal à lui de parler de la sorte, de m'accuser d'être enthousiaste, quand, au contraire, je m'efforce sans cesse d'être raisonnable, posée, calme !...

Enfin, Mme de Simiane, électrisée par la résistance, a dû être bien éloquente, car elle a triomphé de toutes les objections :

—Et, m'a dit maman, avec un sourire de tendresse comme les mères savent en trouver..., si tu veux toujours....

Ah ! si je voulais!!!

J'avais écouté haletante, incapable de trouver un mot pour questionner ; mais quand maman m'a parlé ainsi, j'ai retrouvé toute ma voix pour lui crier :

—Oh ! que vous êtes bonne, maman ! Oh ! oui !... je veux !...

J'ai écrit à Jeanne et à Suzanne tout de suite. Mon bonheur m'étouffait ; je ne pouvais le garder pour moi seule.

17 mai.

Il est en bas, avec maman et papa ! Je l'ai entendu arriver, et je ne puis plus rester en place.

Pour passer le temps, je suis allée dans la chambre des enfants.

J'ai dû ouvrir la porte d'un coup bien nerveux, car Geneviève, plongée dans ses tricots, m'a regardée tout effarée :

—Comme tu as un air extraordinaire ! s'est-elle écriée.

Patrice, qui attelait ensemble un lion et un âne, les a quittés pour venir m'examiner :

—Elle n'a pas du tout une figure drôle, Gina. Elle est très jolie, seulement, et ses yeux sont tout brillants comme des étoiles !

Jamais je n'ai reçu un compliment qui m'ait fait tant de plaisir. Ah ! j'aurais voulu être dix fois plus jolie, pour qu'il me trouvât bien... *lui* !

J'avais mis ma petite robe grise du *Vernissage*, parce que tout le monde dit qu'elle me va parfaitement ; mais il me semblait que mes cheveux ne faisaient pas bien comme à l'ordinaire....

Pour remercier Patrice, j'ai fini d'atteler le lion et l'âne qui ne voulaient absolument pas se laisser attacher, et je suis revenue dans ma chambre.

Maintenant, j'essaye d'écrire ; mais je ne sais pas ce que je mets... Que peuvent-ils dire tous en bas ?...

On monte !... Maman m'envoie chercher, j'en suis sûre !...  
Mon Dieu !... Mon Dieu !

17 mai, 11 heures du soir.

Je suis entrée... Ils étaient là tous les trois, maman, papa, et *lui*... Michel !

En me voyant, ils se sont levés, et maman lui a dit :

—Alors, voilà l'enfant que nous allons vous confier... .

Sa belle voix toujours pleine était comme assourdie.

*Lui* avait fait un mouvement pour venir à moi ; mais il s'est arrêté parce que je demeurais immobile.

J'étais tout à coup si saisie de penser que toute ma vie se décidait en ce moment, qu'il n'est arrivé sur mes lèvres qu'un stupide : “ Bonjour, monsieur ! ”

Il avait l'air aussi troublé que moi.

Maman a jeté un coup d'œil à papa et a murmuré :

—Laissons-les seuls !

Et ils sont sortis sans que j'aie pensé à faire un mouvement pour les retenir....

Le bruit de la porte qui se fermait m'a réveillée.

Nous étions restés près de la fenêtre, à côté des grands vases pleins de lilas rosé,... *lui* me regardant sans me parler, comme s'il craignait de m'effrayer... Mais ses yeux avaient

une telle expression de tendresse que, tout à coup, il m'a semblé, qu'un grand souffle de joie passait sur moi, m'enveloppant tout entière... Mon cœur s'est mis à battre si fort qu'il me faisait mal, et c'était un mal délicieux....

Je n'avais plus peur ; j'ai osé parler.

—Je craignais tant d'apprendre que vous ne vouliez pas de moi !

—Que je ne veuille pas de vous!... ô mon enfant chérie!....

Il avait dit ces mots presque bas, avec un accent que je ne lui avais jamais entendu, tout à la fois si vibrant et si doux que les larmes me sont montées aux yeux, et ont commencé à tomber comme une pluie d'orage.

J'étais un peu fâchée de pleurer, car je pensais que je devais être laide ainsi!... Je voulais prendre, au moins, mon mouchoir pour me cacher, et je me suis aperçue alors qu'il tenait mes deux mains dans les siennes... Je les ai bien vite dégagées.

Il me demandait d'une voix suppliante ce que j'avais ; mais je ne pouvais pas lui répondre... Enfin, j'ai fini par murmurer :

—Je suis trop contente!... N'ayez pas l'air si bon, c'est ce qui me fait pleurer!...

Je ne le voyais pas, car j'étais occupée à tamponner mon mouchoir sur ma figure ; mais j'ai senti que ma réponse l'avait rassuré, et il m'a demandé :

—Il vaut mieux alors que j'aie l'air impatienté comme ce certain jour....

Il n'a pu achever ; je m'étais mise à rire de tout mon cœur au souvenir de ce fameux jour qui, maintenant, me paraissait loin... si loin!!

Mes larmes étaient séchées. Mais je lui ai recommandé de ne pas me regarder encore, parce que je ne devais pas être bonne à voir ; et j'ai continué :

—C'est pourtant moi qui vous ai demandé en mariage ! en dehors de toutes les règles!....

Il a repris mes mains et m'a tout doucement attirée vers lui.

Oh ! comme cela était divinement bon de sentir qu'il me donnait toute sa vie !... Il me semblait qu'auprès de lui, aucun malheur ne saurait m'atteindre....

—Je ne pouvais pas espérer que la petite Paulette voudrait bien se laisser aimer par le “ détestable ” M. Chambert !...

—Et vous m'auriez laissée épouser M. de Rouvres ou n'importe quel autre !... Et ensuite, vous seriez venu me faire des visites de cérémonie, dans les grandes circonstances, n'est-ce pas ?....

Malgré moi, ma voix tremblait ; et je n'osais pas faire un mouvement, car je croyais être dans un rêve délicieux et j'avais peur de me réveiller !

—Si vous aviez épousé M. de Rouvres, jamais je ne vous aurais revue, parce que....

Il s'est arrêté un peu... et puis, tout bas, pour moi seule, il a achevé : .

—... Parce que je vous aimais follement, Paulette !

Oh ! j'étais trop heureuse !... J'ai levé la tête, cherchant son regard... et j'ai rencontré les yeux, les yeux bleus, qui m'ont prise le premier jour où je les ai vus, là-bas au cours, et qui brillaient, comme s'ils étaient pleins de larmes !...

Et j'aurais voulu rester toujours ainsi à me sentir aimée par lui, mon maître, qui allait être mon mari !

Est-ce que c'était possible, un pareil bonheur ?...

Je me rappelle vaguement qu'il m'a demandé les violettes que je portais à ma ceinture....

Ah ! ce n'étaient pas seulement les fleurs que je lui donnais !... mais encore la folle petite Paulette, et aussi la sage Paule de l'avenir :

Car je ne peux pas manquer de devenir enfin une femme sérieuse, une femme de devoir ! avec lui !...

. . . . .

Maman est rentrée. On causait ; moi aussi, je parlais, mais sans savoir ce que je disais, car j'entendais toujours sa voix me murmurer :

“ Paulette, je vous aime follement !... ”

... Ce soir, il est encore venu m'apporter une vraie botte de fleurs, “ en échange de mes violettes, ” m'a-t-il dit, avec cet accent qui me fait battre le cœur.

Et maintenant, je suis toute seule à écrire dans ma chambre. Maman m'a recommandé de dormir ; mais je ne peux pas !

Il fait une si admirable nuit, lumineuse, et veloutée, pleine d'étoiles... Et *ses* roses, les premières fleurs qu'il m'ait données, sont là tout près de moi et sentent si bon !

Je suis presque honteuse de mon bonheur en pensant qu'à cette heure, pendant que j'écris, il y a de pauvres gens qui souffrent !... Je voudrais pouvoir donner de la joie à tous les malheureux qui sont sur la terre ; et je suis sûre que Michel pense comme moi !...

Papa est rayonnant, Genevière et Patrice aussi.— Patrice, sans savoir au juste pourquoi.—Miss Emely ne cesse de me répéter :

—*Oh ! my dear, dear child !*

Et rien de plus...

Maman, ce soir, en m'embrassant, m'a demandé :

—Ma Paulette est contente, alors ?

Je me suis jetée à son cou pour toute réponse, lui disant mon meilleur merci...

Demain *il* viendra, de très bonne heure, il me l'a promis...

Je vais essayer de dormir pour que ce demain arrive plus vite.

Mon Dieu ! que nous allons être heureux ! !...

\*\*\*

FIN

## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

La guerre du Transvaal.—Les opérations militaires.—Les Boërs sont bons soldats.—Les troupes anglaises.—Un débat mouvementé au parlement anglais.—M. Chamberlain.—M. Morley.—En France.—Le procès devant la Haute Cour.—Paul Déroulède.—La persécution religieuse.—La rentrée des chambres.—Le ministère Waldeck-Rousseau.—Au Canada.—Les élections manitobaines.

Il y a deux mois on ne parlait que de l'affaire Dreyfus, aujourd'hui on ne parle que du Transvaal. La guerre sanglante qui est engagée dans le Sud-Africain est suivie avec un ardent intérêt en Europe et en Amérique, et les bulletins journaliers transmis par le télégraphe sont dévorés par des milliers et des milliers de lecteurs.

Les quatre ou cinq semaines qui viennent de s'écouler ont été fécondes en événements importants et en incidents tragiques. Aussitôt après l'expiration des quarante-huit heures mentionnées dans l'ultimatum du gouvernement transvaalien, les Boërs ont traversé la frontière de Natal au sud, et la frontière du Bechouanaland et du Griqualand à l'ouest. Comme on le sait, le Transvaal et l'État libre d'Orange font cause commune. Les premiers actes de guerre ont eu lieu dans la région de Kimberley, à l'ouest de la république d'Orange, et dans la région de Mafeking, à l'ouest de la république du Transvaal.

La guerre a été déclarée le 12 octobre. Le 13, les Boërs se sont dirigés sur Mafeking. Le 14, ils ont commencé le siège de Kimberley, la ville des diamants, où le célèbre Cecil Rhodes est enfermé. Depuis le milieu du mois dernier, ces deux villes sont assiégées et plusieurs combats ont eu lieu autour de ces places fortifiées.

Mais c'est du côté de Natal que les opérations des armées en présence ont été surtout actives et meurtrières. Le 20 octobre, les troupes anglaises et transvaaliennes se sont heurtées à Glencoe. Les Boërs ont été repoussés, mais cet échec n'a pu les empêcher de reprendre leur mouvement offensif vers Ladysmith. Le 21, autre rencontre à Elandsblaagte, avec un résultat analogue. Dans ces deux journées les Anglais ont eu l'avantage, en subissant de

grandes pertes. Un nombre extraordinaire de leurs officiers ont été tués, blessés ou faits prisonnier. Les Boërs, en dépit des pertes considérables qu'ils ont aussi subies, ont continué leur marche en avant. Le général anglais Symons ayant été mortellement blessé à la bataille de Glencoe (il est mort depuis), c'est le général Yule qui a pris le commandement. Il a été forcé de retraiter, en abandonnant une partie de ses blessés, afin d'aller se joindre au général White, à Ladysmith. Ce dernier est le commandant général de la division de Natal. Au début de la campagne, il avait 16,000 hommes sous ses ordres.

Du 21 au 23 octobre, les Boërs ont enveloppé Ladysmith dans un mouvement concentrique. Le 30, le général, ayant détaché sur sa gauche le régiment de Gloucester, le régiment des Fusilliers irlandais et la 10<sup>e</sup> batterie d'artillerie, ils ont été assaillis par les Boërs à Nicholson's Nek. Les mules qui traînaient les canons se sont affolées, ont renversé les pièces ou les ont précipitées dans les ravins. Et après un combat sanglant où il a accompli des prodiges de valeur, ce corps d'armée a été obligé de capituler.

La nouvelle de ce terrible échec a produit un sinistre effet en Angleterre. Un voile de deuil a semblé envelopper Londres pendant deux jours. Cependant, la fermeté et la fierté britanniques ne se sont pas démenties dans cette cruelle épreuve. Il n'y a pas eu de récriminations contre le général White, qui s'accusait du désastre avec un courage vraiment digne d'admiration. Cette attitude a été signalée par les journaux français. Ainsi, l'*Univers* du 2 novembre disait :

“ En Angleterre, la nouvelle de cette défaite a été accueillie avec une tristesse profonde mêlée de quelque humiliation, mais en même temps, dans une attitude calme et pleine de dignité. C'est un fait qu'il est juste de constater et qu'il est utile de noter à titre d'exemple. A bon entendeur, salut ! ”

De son côté, le *Matin* recevait ces lignes de son correspondant londonien :

“ L'attitude des Anglais, en présence des mauvaises nouvelles venues soudainement au milieu des chants de victoire si exagérés de la petite presse à sensation, est vraiment remarquable de calme et de dignité. Ni dans la presse, ni dans le public, on n'entend un seul mot de blâme, soit contre le général White, qui a si noblement accepté toutes les responsabilités, soit contre le gouvernement.

On réserve les reproches pour plus tard, s'il y a lieu d'en faire, et il n'y a jamais eu plus d'entente que depuis le désastre de lundi."

Après leur victoire de Nicholson's Neck, les Boërs ont poursuivi l'investissement de Ladysmith, et ont dirigé sur cette ville le feu de leurs batteries. Ils se sont aussi avancés jusqu'à Colenso et Estcourt, coupant au général White la route de Pietermaritzburg et de Durban.

Depuis une quinzaine de jours, les nouvelles de la guerre sont devenues plus rares et moins circonstanciées, vu que le gouvernement anglais, qui contrôle tous les câbles télégraphiques utilisables en ce moment, a établi sur les messages un contrôle rigoureux. Jusqu'à présent, les troupes anglaises semblent avoir opposé une défense énergique aux attaques des Boërs à Ladysmith, à Mafeking et à Kimberley. Pendant ce temps, les renforts arrivent chaque jour aux Anglais. Le général en chef sir Redvers Buller, qui a débarqué au Cap peu de jours après le revers de Nicholson's Neck, doit avoir actuellement sous la main 23,000 soldats. Avec les 16,000 qui sont déjà sur le théâtre de la guerre, cela fait 39,000 hommes du côté des Anglais. Et d'autres transports sont en route avec des troupes. Quant aux Boërs, il est difficile de dire leur nombre d'une manière précise. Ils doivent être une trentaine de mille en campagne.

Sir Redvers Buller a dirigé un corps d'armée, sous le commandement du général Clery, vers Estcourt, pour aller porter secours au général White, et délivrer Ladysmith. Un autre corps d'armée s'est mis en marche vers Kimberley sur la frontière ouest d'Orange, et a remporté un succès considérable à Belmont.

Naturellement, depuis le commencement de la guerre, chaque jour enfante une rumeur que le jour suivant contredit. Ainsi, on a fait succomber plusieurs fois Ladysmith, et, dernièrement, on a annoncé la mort de Joubert, le général en chef des Boërs. Cela aurait été pour eux une perte irréparable, plus désastreuse que celle d'un corps d'armée ; car Joubert jouit d'un immense prestige et possède de grands talents militaires. Mais la nouvelle a été démentie au bout de quarante-huit heures.

\* \* \*

Les événements de l'Afrique du Sud ont donné beaucoup de vogue aux écrivains militaires en ces derniers temps. L'un d'eux, le colonel Ortus, vient de publier dans l'*Univers* des causeries très intéressantes sur les perspectives de la campagne. Nous y avons

remarqué une appréciation des qualités militaires des Boërs. " Le Boër, écrit-il, n'est ni cavalier, ni fantassin ordinaire, c'est un *fantassin monté*. Il est reconnu que les qualités maîtresses d'une infanterie sont : 1° *le courage* ; 2° *l'adresse au tir* ; 3° *l'endurance*, ou résistance aux fatigues, aux mauvais effets du climat, et surtout aux privations.

" Il est incontestable que le Boër est courageux, il l'a prouvé. Il a en outre pour lui ce sentiment moral du fils qui défend sa mère, du patriote qui est prêt à mourir pour que son pays reste libre et indépendant.

" Les Boërs sont d'une adresse merveilleuse au tir : lors de la dernière guerre contre les Anglais, sous les feux les plus violents ils savaient s'approcher de l'ennemi sans tirer, et attendaient, pour ne faire feu que lorsqu'ils étaient sûrs de leurs coups.

" Chaque balle portait. Aussi ont-ils fait éprouver de grandes pertes aux Anglais, avec des pertes fort minimes pour eux.

" Que faut-il au Boër pour faire la guerre ? Cent cartouches qui lui serviront pour presque toute la durée de la campagne et un carré de *biltong*, ou viande sèche, qu'il porte sur son dos comme les chasseurs leur gibecière. Avec ce morceau de *biltong*, le Boër, très sobre, vit *plusieurs* jours, buvant de l'eau quand il en trouve, sans que la privation momentanée d'eau le gêne. Le cheval qu'il monte le complète merveilleusement. Les chevaux du Transvaal sont de petites bêtes nerveuses, infatigables comme leur cavalier, et comme lui d'une incroyable sobriété.

" Le moment est-il propice à l'escarmouche, car le Boër fait surtout une guerre d'embuscade, le cavalier descend, et, sans même attacher sa monture, va se poster au meilleur endroit pour faire le coup de feu. Pendant ce temps le cheval broute les brins d'herbe brûlés par le soleil qui clairsèment le sol. C'est son unique nourriture. Faut-il se replier, changer d'abri, le cavalier remonte en selle, repart à toute vitesse et recommence plus loin le même manège. Lors de la dernière guerre, les Boërs restaient ainsi à cheval toute une journée sans prendre un instant de repos, et recommençaient le lendemain, faisant en selle des moyennes quotidiennes de 80 kilomètres".

\* \* \*

Les journaux européens nous ont apporté le compte rendu des séances du parlement anglais, durant la courte session qui a eu lieu à la fin d'octobre, pour le vote des crédits nécessités par la guerre d'Afrique. Les débats dans la chambre des communes ont été les plus remarquables et les plus mouvementés qu'on y ait entendus depuis longtemps. La discussion sur l'adresse a duré trois jours. Le premier jour, le chef de l'opposition, M. Campbell Bannerman, a protesté contre la politique du cabinet durant les derniers mois, mais a déclaré que le drapeau anglais étant déployé sur les champs de bataille, il ne veut pas créer d'embarras au gouvernement de Sa Majesté. M. Balfour, le distingué leader de la chambre, a répondu avec éloquence au chef de l'opposition. Puis un amendement de M. Dillon, appuyé par M. Labouchère, a été repoussé par 54 contre 322. Le lendemain, sir William Vernon Harcourt, l'ancien chef de la gauche, a parlé dans le même sens que M. Campbell Bannerman, mais avec une hostilité plus accentuée. Il a nettement accusé le cabinet de s'être ingéré dans les affaires intérieures du Transvaal, sur lequel la suzeraineté de l'Angleterre avait été abandonnée en 1884. Il a terminé en repoussant toute responsabilité dans les mesures qui ont amené la guerre, mais en disant qu'il appuierait le gouvernement de la reine dans le malheureux conflit.

Mais c'est le troisième jour que le débat est devenu surtout dramatique. La séance a commencé par un piquant épisode. Un député conservateur, M. Seton Karr, a appelé l'attention du gouvernement sur les violences de langage de certains députés irlandais, en particulier de M. W. Redmond, au sujet de la question du Transvaal. Voici le compte rendu sténographique de l'incident :

« M. W. Redmond.—Puisque je suis personnellement mis en cause, je demande à dire deux mots. Je tiens simplement à déclarer qu'en envoyant un message de sympathie au président Krüger, je n'ai fait que suivre l'exemple qui m'a été donné par le petit-fils de Sa Majesté, je veux dire l'empereur d'Allemagne ! (*Rire général et prolongé.*)

« M. Balfour.—J'avoue que je ne m'étais pas douté que l'honorable député de Clare (M. W. Redmond) prenait pour modèle l'auguste personnage qu'il vient de nommer. (*Rires.*) Je tiens à dire qu'avec de nombreux points de dissemblance, il y a, en tous cas, cette

différence que l'empereur d'Allemagne n'est pas un sujet britannique, ni un membre de cette chambre. (*Rires.*)

“ M. W. Redmond.—C'est vrai, mais il est colonel dans l'armée anglaise. (*Rires et applaudissements.*) ”

“ M. Balfour.—Quant au fond de la question qui m'est posée, je ne puis que répondre que ce n'est pas la première fois que certains députés de cette Chambre ont promis leur appui aux ennemis de Sa Majesté, mais cet appui n'a jamais été qu'un appui moral. (*Sourires et applaudissements.*) J'ai tout lieu de croire qu'il en sera, cette fois-ci, comme des autres fois. Je pense que la Chambre des communes n'a pas à attacher grande importance à cet incident. (*Applaudissements.*) ”

M. Chamberlain a ensuite commencé son grand discours pour défendre la politique dont il est le principal auteur. M. Philip Stanhope, député de Burnley, avait proposé un amendement qui contenait une critique sévère de la conduite du gouvernement. Le secrétaire d'État pour les colonies a fait contre lui une charge à fond, et il s'en est suivi une passe d'armes très vive. M. Chamberlain s'est écrié :

“ Nous sommes de ceux qui acceptent toutes les discussions ; nous sommes de ceux qui acceptent les critiques honnêtes et loyales, mais ce sont là deux épithètes que je ne saurais appliquer à l'auteur de l'amendement. (*Vives protestations sur les bancs de l'opposition.*) ”

“ M. Philip Stanhope.—Je demande, monsieur l'orateur, si le ministre a le droit de qualifier le discours que j'ai prononcé, hier, de **déshonorant** et de **malhonnête**, alors que je n'ai fait que parler selon ma conscience devant la Chambre et devant le pays. (*Applaudissements répétés.*) ”

“ L'orateur.—Non, le langage dont vient de se servir l'orateur est contraire aux usages de cette Chambre. Je le rappelle à l'ordre. (*Applaudissements prolongés sur tous les bancs de l'opposition.*) ”

“ M. Chamberlain —Je m'incline, monsieur l'orateur, avec respect devant votre décision et je retire tout ce qui a pu paraître offensant dans mon langage, mais je maintiens que nous avons rarement entendu, dans cette chambre, un discours comme celui qu'y a prononcé, hier, l'auteur de l'amendement. ”

“ M. Philip Stanhope.—Je n'ai, en tout cas, pas été rappelé à l'ordre. (*Applaudissements.*)

“ M. Chamberlain.—L'auteur de l'amendement a remué les cendres de l'enquête faite après le raid de Jameson. (*Vifs applaudissements sur les bancs libéraux.*) Or, j'estime que cette discussion est close (*Cris de: "Non! non!"*) par le rapport de la commission nommée à cet effet par la Chambre. Je me suis présenté devant cette commission pour y être interrogé.

“ Un député.—Pas pour y être contre-interrogé !

“ Chamberlain.—J'ai dit ce que je savais et je pense que peu de membres approuveront le député de Burnley (M. Ph. Stanhope) de discuter ma parole. Quel droit, monsieur l'orateur, a-t-il donc de me défier ? (*Vives protestations sur les bancs de l'opposition.*) Est-il mon juge ? (*Nouvelles protestations.—Applaudissements sur les bancs ministériels.*) Je ne suis pas disposé à satisfaire sa curiosité pleine de dépit. (*Vives interruptions sur les bancs de l'opposition.—Cris de: "A l'ordre!"*). Il se trompe. Je ne répondrai pas à son défi. (*Applaudissements ironiques.*) Mais si le leader de l'opposition, si le député de Monmouth (sir W. Harcourt), qui tous deux faisaient partie de la commission, désirent avoir une explication quelconque sur ma conduite d'alors, je la leur donnerai, à eux, parce qu'ils ne sont pas seulement des honorables députés, ils sont aussi des hommes honorables. (*Vives protestations sur les bancs de l'opposition.*)

“ M. Philip Stanhope.—Je vous prie de constater, monsieur l'orateur, que, malgré votre appel à l'ordre, l'orateur vient de se servir de nouveau d'une expression qu'il avait déclaré retirer. (*Applaudissements.*)

“ L'orateur.—Je me refuse à admettre que, dans l'expression dont vient de se servir l'orateur, il y ait une imputation quelconque de conduite déshonorante dirigée contre l'honorable député. (*Applaudissements.*)”

On peut juger, par cette citation, du diapason auquel s'élève parfois la discussion dans le parlement britannique. Là, comme ailleurs, quoique moins souvent qu'ailleurs, la passion l'emporte à certains moments sur les formes et les usages parlementaires.

Dans le reste de son discours, M. Chamberlain a été très habile. Il s'est efforcé d'établir que l'Angleterre avait un droit de suzerai-

neté sur le Transvaal, et que l'influence anglaise dans le Sud-Africain était en péril, si le gouvernement britannique eût reculé devant Krüger. Ce discours a été considéré par les amis de M. Chamberlain comme un des plus forts qu'il ait jamais prononcés.

C'est un député conservateur important, sir Edward Clarke, ancien solliciteur général dans le gouvernement Salisbury, qui lui a répondu. Il a déclaré qu'à son grand regret il était forcé de voter contre le gouvernement sur cette question. J'ai combattu loyalement pour mon parti, durant vingt ans, a-t-il dit, mais je crois accomplir mon devoir envers le pays en condamnant une politique qui nous a conduits à une guerre non justifiable.

L'honorable John Morley a prononcé un puissant discours et remporté la palme du débat. Il a fait le procès de la ligne de conduite suivie par le gouvernement. Il a répondu point par point à M. Chamberlain, et, dans sa péroraison, dénonçant l'attitude impérialiste de lord Rosebery, il a évoqué en termes émouvants la mémoire de M. Gladstone, dont il a été le plus fidèle lieutenant : " On a parlé de Majuba, s'est-il écrié. Je regrette que dans cette chambre, à cette heure, un pareil mot ait été prononcé. Mais, puisqu'il l'a été, laissez-moi dire bien haut combien je regrette que lord Rosebery (*applaudissements et sifflets*) ait cru saisir une semblable occasion pour tenir aussi peu compte des difficultés qui pèsent sur nous tous, que nous soyons sortis de la politique ou que nous voulions y rentrer. (*Applaudissements.*)

" Je regrette qu'il ait dit une parole qui ait pu faire croire que nous autres, les éternels fidèles de l'homme qui était alors le leader du parti libéral (*applaudissements prolongés*), soyons prêts à abandonner un pouce des traditions et des exemples qu'il nous a légués. (*Applaudissements.*) Je n'ai rien de plus à dire, si ce n'est que, quant à moi, la conscience claire, je voterai pour l'amendement qui vous est soumis."

On conçoit avec quel intérêt passionné ce grand assaut d'éloquence parlementaire a été suivi. L'amendement Stanhope a été repoussé par 362 voix contre 125.

Les crédits supplémentaires qui ont été votés par le parlement anglais pour la guerre s'élèvent à dix millions de louis sterling, soit \$50,000,000 de piastres.

\* \* \*

Pendant ce temps, en France, le procès devant la haute cour se poursuit. La commission d'instruction a terminé son travail et rendu ses décisions. Elle a décidé que dans le cas de M. Déroulède il n'y avait pas lieu de le poursuivre devant la haute cour pour l'attentat de la caserne de Neuilly, parce qu'il y avait chose jugée, M. Déroulède ayant été acquitté de ce chef par un jury. Mais elle a retenu contre lui l'accusation de complot contre la sûreté de l'État, qui est insoutenable, à moins qu'on ne prétende que M. Déroulède a comploté à ciel ouvert. En définitive, quatorze prévenus ont été renvoyés devant la haute cour : MM. André Buffet, de Chevilly, de Fréchencourt, Eugène Godefroy, de Sabran-Pontenès, de Bourmont, de Ramel, Paul Déroulède, Baillière, Barillier, Jules Guérin, Dubuc, Brunet et Cailly. La question de compétence de la haute cour est réservée.

La première séance de ce tribunal extraordinaire a eu lieu le 9 novembre. On y a procédé d'abord à un interrogatoire sommaire des accusés. A la question posée sur sa profession, Paul Déroulède a répondu : " Défenseur des droits du peuple ". — " Ce n'est pas une profession ", intervint un sénateur. A quoi Déroulède répliqua : " C'est une profession moins lucrative, mais plus honorable que la vôtre ". Au sujet de son domicile, le poète patriote a donné cette indication : " Avenue Kléber ; le reste du temps en prison ". N'est-ce pas là un crâne accusé ? A une audience subséquente, M. Déroulède a été condamné incidemment à trois mois de prison pour avoir prononcé, en pleine séance, des paroles injurieuses envers le président Loubet.

Plusieurs journaux prétendent que ce procès va durer deux ou trois mois.

\* \* \*

Les persécutions religieuses semblent devoir reprendre en France avec une recrudescence d'intensité. L'esprit anticatholique a inspiré deux votes extrêmes à la commission du budget, composée en majorité de radicaux : la suppression du crédit pour l'ambassade auprès du Vatican, et la suppression du crédit pour 35 évêques dit " non-concordataires ", des vicaires généraux, et de sept mille vicaires. Le gouvernement, pourtant peu clérical, qui est actuellement au pouvoir, a cependant trouvé excessives ces deux résolutions. MM. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, et Delcassé, minis-

tre des affaires étrangères, ont sollicité la commission du budget de revenir sur sa décision, mais en vain : les sectaires qui la dominent sont restés inébranlables. Plus de traitements pour trente cinq évêques, pour tous les vicaires généraux, et pour sept mille vicaires ! Reste à savoir si la chambre va ratifier ce nouvel outrage à l'Église.

Quoique les ministres, pour des raisons politiques, aient fait mine de résister à la commission du budget, ils n'en sont pas moins engagés eux-mêmes dans la voie de la persécution. Ils annoncent des mesures violentes contre les ordres religieux, et dénoncent à qui mieux mieux le péril clérical. Quel esprit de vertige et de haine souffle sur ces hommes, lorsque notre chère France aurait tant besoin de concorde et d'union !

La rentrée des chambres a eu lieu le 16 novembre. Le gouvernement Waldeck-Rousseau-Galliffet-Millerand a posé en sauveur de la République, et a réussi à obtenir une majorité considérable. Mais combien de temps se maintiendra-t-il ?

\* \* \*

Au Canada, quoique nous soyons bien éloignés de l'Afrique, la question d'actualité, depuis la fin du mois d'octobre, a été la question du Transvaal. L'envoi d'un contingent canadien de mille hommes, pour prendre part à la campagne, a soulevé de nombreuses controverses dans la presse et dans les assemblées publiques. L'offre, non acceptée, d'un second contingent, a fourni un nouvel aliment aux discussions. Une certaine presse d'Ontario a profité des circonstances pour prodiguer l'outrage aux Canadiens-Français. Les excès de plume de ces fanatiques ne sauraient faire mettre en doute la loyauté de notre race.

Le départ du contingent à bord du *Sardinian* a été une scène vraiment imposante.

Les élections du Manitoba vont se faire incessamment: La nomination doit avoir lieu le 7 décembre, et la votation le 14. La lutte entre le gouvernement Greenway et ses adversaires est ardente. Le chef de l'opposition, M. Hugh John Macdonald, conduit la bataille avec une énergie et une vigueur extraordinaires. Il est bien difficile de prévoir le résultat.

Ths Chapais.

Québec, 25 novembre 1899.

## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

La librairie C. O. Beauchemin et fils vient de mettre en vente les **Conférences et Discours** de M. l'abbé G. Bourassa. Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà ces intéressantes conférences pour les avoir entendues ; deux d'entre elles ont même été publiées dans la *REVUE* : *L'hôtel de Rambouillet* et *les Fables de La Fontaine*. Nous recommandons à nos lecteurs de se procurer ce beau volume, ils éprouveront le même plaisir que nous venons d'éprouver en relisant les belles pages consacrées à madame Gamelin. Il faudrait tout citer, contentons-nous de mentionner les conférences intitulées : *les Deux patrons, le Patriotisme*, et *M. Chauréau et l'idée nationale*, dans lesquelles vibre le plus pur patriotisme.

\*  
\* \*

**Journal et Souvenirs sur l'Expédition d'Égypte (1798-1801)**, par E. de Villiers du Terrage, chez Plon, Nourrit et Cie, 10, rue Garancière, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Un volume petit in-8° anglais. Prix : \$1.25.

Des *Mémoires* récemment publiés par la maison Plon ont jeté un jour nouveau sur l'expédition de Bonaparte en Égypte, et réveillent la curiosité qu'excite à si juste titre cette campagne extraordinaire. Aussi lira-t-on avec le plus grand intérêt un précieux document que la même librairie fait paraître à ce sujet. C'est le *Journal et Souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, d'E. de Villiers du Terrage, membre de la Commission des sciences et arts emmenée par Bonaparte, mis en ordre et publiés par le baron Marc de Villiers du Terrage. Polytechnicien, ingénieur distingué, inspecteur général des ponts et chaussées, dessinateur émérite, égyptologue passionné, auteur de monographies remarquables sur les monuments égyptiens, M. E. de Villiers du Terrage raconte l'expédition à la fois en historien, en artiste et en savant. De nombreux portraits, cartes et gravures inédits illustrent cet ouvrage extrêmement curieux, qui, en bien des endroits, donne des détails aussi piquants que "vécus."

\*  
\* \*

**L'Éducation des jeunes Filles**, instructions, avis, conseils, d'après M<sup>me</sup> de Maintenon, par le R. P. Libercier, de l'ordre de Saint-Dominique, avec une lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Dijon. 1 vol. in-12 de xx-348 pages, à la librairie Douuiol, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 75 cts.

En voyant ce titre : *L'Éducation des Filles d'après Mme de Maintenon*, plus d'un lecteur va s'effaroucher et s'arrêter là.—Évidemment, se dira-t-il, il s'agit d'une étude ou d'une publication qui ne peut avoir qu'un intérêt purement rétrospectif. Or, elles pullulent, et beaucoup ne manquent ni de talent ni d'érudition. Passons !

Et il passe. En quoi il a tort. Car, s'il y a là ample matière à établir des parallèles ou des comparaisons entre l'éducation du dix-septième siècle et la nôtre, tel n'a pas été le but de l'auteur. Simplement, il a voulu offrir aux personnes qui s'occupent d'éducation des instructions, des entretiens, des lectures admirablement appropriés à des enfants et à des jeunes filles qui reçoivent une formation chrétienne ou l'achèvent. Une longue expérience acquise dans les travaux et les œuvres d'éducation, deux ans de ministère dans un des pensionnats les plus importants de Paris,—comme nous lisons dans une étude très substantielle sur Mme de Maintenon, en tête du volume,—lui ont appris ce qui manque dans la bibliothèque d'une maîtresse, et ce qu'il y faudrait; il sait, d'autre part, que l'enseignement, la surveillance, les mille soins que demandent les enfants, laissent rarement le temps de préparer un entretien ou une lecture comme l'exigent le caractère, la nature et l'âge des enfants. Et l'auteur a voulu leur venir en aide.

\* \* \*

**Les Fins dernières**, d'après saint Grégoire le Grand. Un volume in-32 de 144 pages, à la librairie Douniol, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 25 cts.

Il est toujours bon de se souvenir des fidèles trépassés. Ils n'ont fait que nous précéder de quelques années, de quelques jours dans cette patrie qui nous attend au delà du tombeau. Telle est la perspective que le grand pape ne cesse d'ouvrir devant les yeux de ses contemporains. Témoin attristé des malheurs qui désolaient autrefois, comme aujourd'hui encore, la chrétienté et l'Eglise, il console les fidèles par la méditation des vérités les plus austères, mais aussi les plus propres à leur faire comprendre le *pourquoi* de la vie présente.

A ces méditations, est jointe une série d'exemples choisis avec le plus grand soin. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet opuscule, où la concision le dispute à la sublimité et à la saveur des pensées.

\* \* \*

**La Réalité des Apparitions démoniaques** (bibliothèque des sciences psychiques). Librairie Douniol, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 25 cts.

Le R. P. Bernard Maréchal, cédant aux instances qui lui ont été faites, a réuni en un volume les articles publiés par lui sur les *Apparitions démoniaques* dans la *Revue du Monde Invisible*.

Il les fait précéder d'une introduction largement tracée, dans laquelle il étudie au point de vue scripturaire et théologique la question des apparitions démoniaques; il s'étend en particulier sur la réalité physique de l'apparition de Satan à Jésus-Christ dans le désert, apparition qui est le point de départ et comme le type de toutes ses attaques insidieuses ou violentes contre les saints. Vient ensuite le récit de ces attaques, dont l'auteur relève le côté extérieur et sensible. Il évoque successivement saint Antoine, saint Martin, saint Benoît, saint Romuald, saint Dominique, saint François d'Assise, sainte Françoise Romaine, sainte Thérèse, saint Jean de Dieu, saint Philippe de Néri, les vénérables Agnès de Langeac et Benoîte du Laus, le vénérable curé d'Ars, le saint homme de Tours. Cette évocation, semée de réflexions judiciaires, est d'un intérêt palpitant. La conclusion qui s'impose, c'est que les apparitions démoniaques se présentent avec les caractères de faits historiques, très authentiquement établis et vraiment indéniables aux yeux d'une critique sincère et sans parti pris.

\*  
\* \*

**Saint Nicolas Ier**, par M. Jules Roy. 1 vol. in-12, de xxxix-176 pages, de la collection les " Saints ". Librairie Victor Lecoffre, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 50 cts.

M. Roy, professeur à l'école des Chartes et à l'école des Hautes Études, auteur d'une grande publication, si justement remarquée, sur Charlemagne, vient de donner à la collection les " Saints " une vie du pape saint Nicolas I<sup>er</sup>. Comme le dit très bien l'auteur, c'est là un pontificat " aussi glorieux que discuté "—mais malheureusement peu connu, jusqu'ici, du public proprement dit. Saint Nicolas I<sup>er</sup> est peut-être le pape qui a fait l'effort le plus vigoureux (précisément parce qu'il était un des premiers) pour affranchir de toute subordination à l'égard des princes et de toute compromission avec le siècle la magistrature suprême de l'Église. Aussi les éternels ennemis de la cause qu'il a soutenue ont-ils mis une sorte d'acharnement à discréditer sa doctrine et à le représenter comme s'appuyant sur de faux textes. On n'avait pas encore fait justice de ces attaques aussi méthodiquement, aussi péremptoirement que le fait M. Roy. Ce petit volume a donc une réelle importance historique. Ajoutons qu'en citant et en encadrant heureusement de nombreux passages des admirables lettres de saint Nicolas, le savant chartiste a donné à son travail de la couleur et de l'accent.

\*  
\* \*

**Sainte Geneviève**, par M. l'abbé Henri Lesêtre, curé de Saint-Étienne du Mont. 1 vol. in-12, de viii-200 pages, de la collection les " Saints ". Librairie Victor Lecoffre, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 50 cts.

Était-il possible de composer une vie de sainte Geneviève qui fût historique et attachante, scientifique et populaire, et de remettre exactement dans son cadre national cette héroïne si pure, si pieuse et si forte ? Oui, cela était possible, et personne n'en doutera en lisant le charmant volume de M. l'abbé Lesêtre. Il appartenait au curé de Saint-Étienne du Mont de raconter la vie d'une telle sainte ; c'est lui, on le sait, qui a la garde de son tombeau. Mais de plus, par son érudition éprouvée, par sa grande connaissance du moyen âge, l'auteur du récent *Saint Henri* était bien préparé pour une telle tâche. Il a tiré un parti très habile des documents peu nombreux, mais pleins d'intérêt qui nous restent. Jusqu'à ces derniers temps, on se représentait presque toujours sainte Geneviève comme une jeune bergère que Dieu avait un jour inspirée. En réalité elle fut mêlée à la vie publique des Parisiens jusqu'à un âge extrêmement avancé : les belles peintures de Puvis de Chavannes ont déjà commencé à nous le rappeler. Dans le livre de M. Lesêtre, on goûtera tout particulièrement l'étude ingénieusement conduite des rapports de sainte Geneviève et de sainte Clotilde, qui font assister une fois de plus à la formation religieuse et catholique de la nation française.

\*  
\* \*

Nous n'avons pas pour habitude de reproduire ce que les journaux et revues européens disent de la REVUE CANADIENNE, mais une fois n'est pas coutume et nous avons cru que nos lecteurs aimeraient à savoir que presque chaque mois on s'occupe et l'on cite en France et ailleurs leur REVUE.

Le *Patriote Breton*, de Rennes, s'exprimait ainsi dans son numéro du 18 octobre :

“ On sait à la suite de quels tristes événements notre magnifique colonie d'Amérique, le Canada, la *Nouvelle-France* comme on l'appelait, devint possession anglaise à la fin du siècle dernier.

“ Les glorieux soldats de Montcalm durent subir la loi du vainqueur, mais en vaillants qui eurent en la *Revanche* qu'ils confiaient à la justice de Dieu, maître de la destinée des peuples.

“ *Français quand même!* fut la vaillante devise des Canadiens devenus sujets de la perfide Albion.

“ Rangés autour de leurs évêques, fidèles à la foi religieuse de leur mère patrie, réfractaires aux idées révolutionnaires qui avilissent les âmes comme les intelligences, ils conservèrent avec amour la langue, les mœurs, les traditions de leurs ancêtres, demeurèrent enfin des Français de l'ancien temps.

“ L'Anglais, loin d'être civilisateur, n'est qu'un exterminateur. Il essaya de détruire notre race, et la lutte que soutinrent nos frères contre les troupes britanniques eut ses martyrs comme l'héroïque Louis Riel; mais force demeura au bon droit.

“ Les Canadiens ne pouvant redevenir Français ont cessé d'être Anglais depuis 1867. Ils ont conquis leur place au soleil de la liberté des peuples, et certes toutes leurs sympathies sont pour la France.

“ Ils ne manquent aucune occasion de la manifester.

“ Comme celle de la vieille Europe, la presse canadienne n'est pas entre les mains de la juiverie interlope, aussi a-t-elle pu donner la note juste sur cette triste affaire Dreyfus qui fait la honte de cette fin de siècle.

“ Voici d'ailleurs comment la REVUE CANADIENNE, de Montréal, la plus ancienne revue française que dirige avec tant d'autorité notre ami M. Alphonse Leclaire, s'exprime au sujet de l'ignoble “ affaire ” :

“ Le procès dramatique qui fixait l'attention du monde s'est enfin terminé. après bien des incidents et des épisodes, par la condamnation de Dreyfus. Cinq juges militaires sur sept ont déclaré l'accusé coupable. Et il a été condamné à un emprisonnement de dix ans.

“ Cette décision a été acclamée par la grande majorité en France; mais elle a provoqué une explosion de fureur à l'étranger. La presse allemande, anglaise, italienne et américaine a poussé de véritables cris de rage et lancé l'anathème contre la nation française. On s'est répandu en injures contre la France, on a dit qu'elle méritait d'être mise au ban des nations civilisées, on l'a vouée à l'exécration de l'humanité tout entière. Vraiment, en présence d'un tel déchaînement de haine, on a pu se demander s'il n'y avait là quelques mystérieuse conjuration internationale.”

Comme l'éminent publiciste canadien saisit bien la trame de cette humiliante affaire!

Et il continue :

“ Est-ce le seul amour de la justice qui a dicté toutes ces philippiques furibondes!

“ Le procès Dreyfus n'a pas tourné comme on l'espérait en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Mais qui peut dire devant Dieu que les juges de Rennes ont forfait à leur devoir?

“ Voici cinq citoyens intègres, cinq vaillants soldats, cinq hommes de conscience et d'honneur qui sont choisis, non par la faveur ou l'intrigue, mais par la loi, pour décider cette cause douloureuse. Pendant plus d'un mois, les documents, les pièces secrètes et connues, les témoignages pour et contre défilent devant eux. Ils entendent tout, ils voient tout, ils lisent tout, ils pèsent tout. Et après cela, en leur âme et conscience, se rappelant leur serment, ils rendent un verdict de culpabilité. Allons-nous les accuser de parjure et les décréter d'infamie?

“ Qui donc peut se vanter d'être plus éclairé qu'eux sur la question?”

“ Et naturellement, comme tous les honnêtes gens d'ailleurs, notre éminent confrère s'incline devant la chose jugée,

“ Et devant la bordée d'injures, dont on abreuve notre France chérie, les Canadiens se reprennent à l'aimer davantage.

“ Quant aux injures sans nom vomies contre la France par la horde des folliculaires étrangers, leur résultat le plus sûr est de raviver dans nos cœurs le persévérant amour que nous éprouvons pour elle. Ah ! oui, pour qu'elle soit l'objet de tant de haine de la part de la franc-maçonnerie et de la juiverie universelles, pour que, du bout du monde à l'autre, se déchaîne contre elle la rage des sectes et des fanatismes conjurés, il faut que, malgré ses erreurs et ses épreuves, elle soit encore dans le monde une grande force au service de la vérité et du droit, capable, aux heures décisives de l'histoire, d'écraser le mal triomphant et de rendre la victoire à la justice vaincue !

“ O chère France ! mère de nos intelligences et patrie de nos aïeux, plus on t'insulte, plus nous t'aimons ! En face des outrages qu'on te prodigue, nous voulons oublier tes fautes pour ne songer qu'à tes bienfaits. Avec ton or et ton sang, tu sèmes encore sur toutes les plages les germes de la civilisation chrétienne. Tes martyrs et tes héros continuent à sillonner les mers et les continents, élargissant sans cesse la sphère de ton action religieuse, scientifique et nationale. Ton clair génie projette toujours dans le monde des clartés sans rivales. Et tu es demeurée par excellence la terre du dévouement, de l'idéal et de la foi. O France ! au milieu du déclinement des calomnies et des ingratitude, nous sentons bouillonner dans nos veines ton sang généreux, et nous éprouvons le besoin de te crier notre affection et notre ardente sympathie.”

.....  
 .. Quel beau, quel fier langage ! comme il console des insanités que nous débitent journellement les plumitifs à la solde des sans-patrie.

“ Qu'en pensent les Clémenceau, les Gobier, les Pressensé ?  
 “ Ah ! si leur prose tombe sous les yeux de nos frères de la Nouvelle-France, en quelle mésestime ils seront tenus ! Comme nous, les Canadiens méprisent ces publicistes faméliques, pamphlétaires ou adulateurs, suivant le prix qu'ils trouvent de leur plume !

ERNEST RIVIÈRE.

\* \* \*

Vers la même date, le 22 octobre, *l'Indépendance Belge*, de Bruxelles, disait en citant un de nos articles :

Nous trouvons dans la REVUE CANADIENNE, de Montréal, une page que nous reproduisons textuellement parce qu'elle montre bien l'état d'esprit des Franco-Canadiens. Disons en passant que cette revue, très importante d'ailleurs, a pour épigraphe : *Religioni Patriæ Artibus*, et qu'elle est, en dehors de France, l'un des cinq ou six périodiques du monde qui aient constamment pris parti contre la revision du procès Dreyfus.

Ajoutons que la *Rivista Internazionale* de Rome passe rarement un mois sans citer ou résumer un article de notre REVUE CANADIENNE, qui n'est pas une étrangère en Europe où elle pénètre jusqu'en Turquie, à Constantinople.

\* \* \*

**Reliques d'histoire**, notices et portraits, par Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille. 1 vol. in-12, chez Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 85 cts.

Un nouveau livre de Mgr Baunard est toujours une fête pour l'intelligence. Celui qui nous occupe aujourd'hui est dans le genre d'*Autour de l'Histoire* que nous présentions à nos lecteurs, il n'y a pas encore bien longtemps. Les *Reliques d'histoire* s'ouvrent par une belle et intéressante exégèse historique sur la jeunesse de saint Paul. Il faudrait tout citer et le livre d'une mère du temps de Charlemagne et l'intéressante vie de *Maurice de Sully* qui de mendiant devient évêque de Paris et commence la construction de cet incomparable basilique de Notre-Dame. L'espace nous manque, mais il suffit de nommer l'auteur pour assurer au livre de nombreux lecteurs.

\* \* \*

**La Conquête Protestante**, nouvel essai d'Histoire contemporaine, troisième édition par Ernest Renauld. 1 vol. in-12, chez Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, à Paris, et chez C. O. Reauchemin et fils, à Montréal. Prix : 85 cts.

L'année dernière, elle a été soulevée par un vigoureux polémiste, M. Ernest Renauld, qui l'a concentrée dans un livre très discuté : *Le Péril protestant*.

M. Ernest Renauld continue à s'occuper de cette question, dont l'affaire Dreyfus nous a montré toute l'importance.

Plus encore que les juifs, en effet, les protestants ont pris en main la cause du Traître. C'est un huguenot, le sénateur Scheurer-Kestner, qui a ouvert la campagne, sans préjudice des Leblois, Monod, Pressensé, Trarieux, tous protestants.

N'y avait-il pas là un symptôme capable de faire penser ?

Il a frappé les esprits sagaces et le *Péril protestant* a vu le jour.

Estimant qu'un livre était insuffisant pour traiter la question protestante, M. Ernest Renauld vient d'en publier un deuxième : *La Conquête protestante*.

Avec une grande abondance de documents, l'auteur nous montre le faux patriotisme des protestants, c'est à dire tous les emplois publics livrés aux huguenots dont il donne les noms et les fonctions par département, en France, à Paris, aux Colonies.

Et il y en a un nombre incroyable.

" Qui dit protestant dit anglais ou allemand," conclut M. Ernest Renauld.

Après avoir lu la *Conquête protestante*, on peut écrire, " qui dit fonctionnaire dit huguenot."

Ce qui donne à ce livre une valeur particulière, c'est l'exposé, jusqu'ici inédit, de l'invasion anglo-protestante en France.

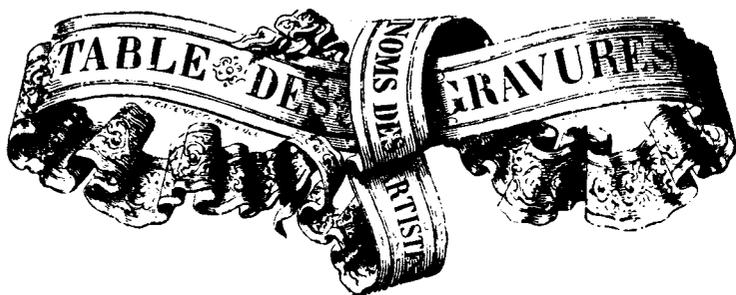
Partout on remarque des missions anglicanes, qui sont autant de foyers d'espionnage. La France en est sillonnée : missions méthodistes, baptistes et évangéliques de toutes espèces ; elles englobent le pays comme dans un filet dont les mailles se resserrent chaque jour.

Il y a là un danger national, M. de Mahy l'avait déjà signalé. M. Ernest Renauld le pémontre en citant les stations anglicanes dans toute la France, et les noms des agents de la politique étrangère qui les composent.

On peut ne pas partager toutes les idées de l'auteur de la *Conquête protestante*, mais son livre n'en est pas moins une révélation qui devrait avoir sa répercussion au Parlement, si ses membres s'occupaient réellement des intérêts vitaux du pays.

Q. Q.



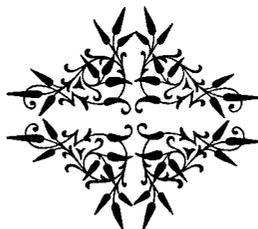


### GRAVURES ARTISTIQUES.

	PAGES.
L'Annonciation, d'après A. Scifert.....	4
La Vierge et l'Enfant Jésus bénissant.....	6
La Visitation, d'après Raphaël.....	82
La Vierge Marie et sainte Élisabeth, d'après Carl Müller.....	89
Fragment de la Vierge de saint Sixte, d'après Raphaël.....	162
La Vierge et l'Enfant Jésus endormi, d'après Raphaël.....	242
La Madame du Trône, d'après Max. Bernatz.....	322
Têtes d'Enfants Jésus de Raphaël.....	325
Fuite en Égypte, d'après B. Plockhurst.....	402
L'Adoration des Anges, artiste inconnu.....	403

### GRAVURES.

Le saint Suaire dans son état actuel.....	281
Alexandre Dumas, d'après M. Breton.....	123
Vue de la Jeune-Lorette en 1840.....	326
Conversion des Sauvages.....	329



# TABLE DES MATIERES

---

A la mémoire d'un confrère, poésie par P. P.....	351
Archéologie préhistorique, par Alph. Gagnon.....	14, 98
A travers les faits et les œuvres, par Ths Chapai.....	66, 151, 228, 315, 391, 463
A travers les livres et les revues.....	76, 237, 320, 473
Boërs (les) et leur pays, par Francis Mury.....	352
Causerie anecdotique, Dumas père, par A. Leglanceur.....	114
Clotilde de Surville, par Rachel Letendre.....	177
Deux (les) aumônes, légende, par A. Leglanceur.....	92
De Vera Religione.....	94
Deux souvenirs, par A. Leglanceur.....	166
Dr Zahm (le) retire son livre " Évolution du Dogme ".....	209
Glas (les), poésie, par Benjamin Sulte.....	350
Hasard (le), poésie, par P. P.....	23
Histoire de l'art, par A. Leglanceur.....	267
Home (le) des millionnaires de New-York.....	46
H. Taine, par J.-B.-R. Auger.....	271
Hôpital (l') Général de Saint-Boniface de la Rivière-Rouge (1844), par ***	183, 254, 406
Labrador et Anticosti, par A.-B. Routhier.....	25
Mgr Alexandre Taché, O. M. I., et premier Archevêque de Saint-Boniface, par L.-A. Prud'homme.....	31
Noire-Dame de Lorette en la Nouvelle-France, étude historique, par L. St-G. Lindsay, Ptre.....	327, 418
Petite causerie, chute des cheveux, par R. Del Mas.....	267
Professeur (un) intéressant, nouvelle par***.....	56, 139, 211, 301, 375, 438
Québec, par A.-B. Routhier.....	193
Renaissance (la) de la nationalité française en Acadie, par Camille Derouet.....	289, 335
Saint (le) Sulaire.....	280
Saint Yves, avocat des pauvres et patron des avocats.....	130
Roman (le) de deux poètes.....	427
Vie champêtre et vie des villes, par R. Bellemare.....	197, 245
Vierge Marie (la) dans la poésie et dans les arts, par Alphonse Leclaire :	
L'Annonciation.....	7
La Visitation.....	83
Le repentir de saint Joseph.....	163
La Nativité.....	243
L'arrivée à Bethléem.....	323
Dans l'étable.....	403

---